L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. ☿ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

53me VOLUME. — 15me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 3 (Décembre 1901)

PARTIE EXOTERIQUE

La Ligne de Tête (p. 193 et 194) . . . . . **Papus.**
Un fait psychique commenté (p. 195 à 197). . . . **Sédir.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Traité des excitants modernes (p. 198 à 218) . . . **H. de Balzac.**
Physiologie (p. 218 à 225). . . . . **Guymiot.**
Notes sur Paracelse (p. 225 à 244). . . . . **Ernest Bosc.**

PARTIE INITIATIQUE

Béatitudes (p. 244 à 247). . . . . **Phaneg.**
Jésus de Nazareth (p. 248 à 268) . . . . . **Papus.**
Etudes tentatives (p. 269 à 273). . . . . **Zhora.**

Ordre martiniste. — Société des Conférences spiritualistes, — Vision spirituelle ou lecture de la pensée ? — Le cas de Mme Piper. — Bibliographie. — Livres reçus. — Petite correspondance.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PARTIE EXOTÉRIQUE

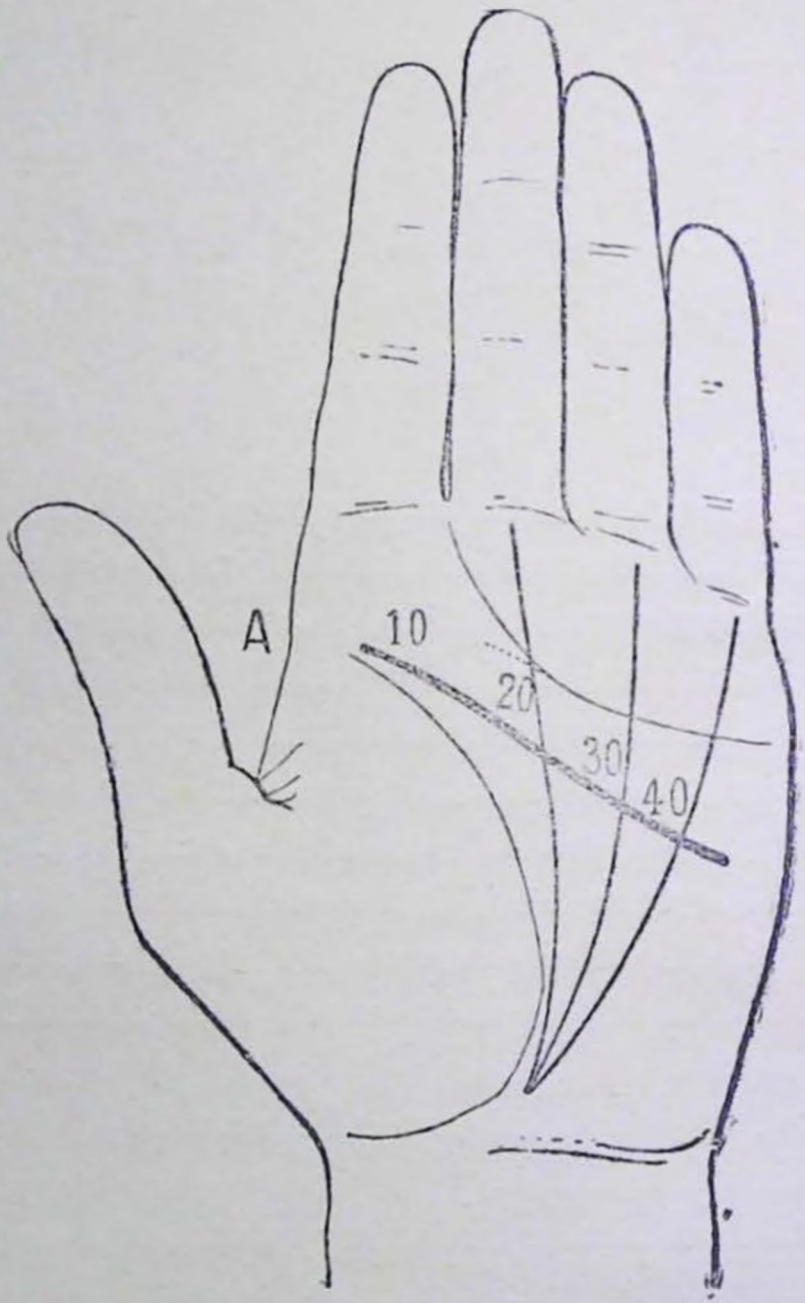
La Ligne de Tête

La ligne qui parcourt le centre de la main entre la ligne du cœur en haut et la ligne de vie en bas est généralement peu étudiée : c'est la *ligne de tête*, se rattachant, comme influence, à Mars. Elle dénote tout ce qui a rapport à la volonté propre et aux décisions personnelles. Profonde, elle indique une grande domination de soi-même; doublée, elle est l'indice de volonté extrême et d'entêtement, surtout si la phalange unguéale du pouce est développée; fine et à peine marquée, elle dénote un esprit sujet aux influences extérieures.

Les iles et les points sont signes de blessures ou d'accidents à la tête.

Enfin, voici une division approchée des âges indiqués par cette ligne : le croisement avec la Saturnienne indique 20 à 25 ans, celui avec la ligne d'Apollon 30 à 35, et la rencontre avec l'hépatique, la ligne de Mercure, 40 à 45 ans. C'est ainsi qu'on pourra établir l'époque des grandes décisions et des accidents dont

cette ligne est l'indication. Il faudra toujours contrôler les âges des événements par ceux de la Satur-



nienne qui reste la grande directrice dans la division du temps.

PAPUS.

Un fait psychique commenté

ALLUCINATION PRÉMONITOIRE

CHEZ UN ENFANT

Par M. A. GOUPIL, ingénieur civil.

CAS DE TUNIS

A Tunis, entre la poste et le Café de France, est un coiffeur français dont je ne sais plus le nom. Un matin de l'été de 1891, je faisais une partie de billard avec lui ; cette partie terminée, je lui en proposai une seconde. « Non, me dit-il, j'attends le médecin et je désire savoir ce qu'il a dit. — Est-ce que vous avez quelqu'un de malade ? — Non, mais j'ai mon petit neveu âgé de... (11 ans, je crois), qui a eu hier soir une hallucination, il s'est levé tout à coup en criant : « Voilà une femme qui veut prendre ma petite cou- « sine (ma fillette de quelques mois), je ne veux pas « qu'elle l'emporte. » Cela dura un bon moment et nous ne pûmes lui faire croire qu'il avait rêvé. — Est-ce qu'il a déjà eu des hallucinations ? — Non. — Il seporte bien ? — Oui, mais je crains que cela soit l'indice d'une fièvre. — Votre petite fille se porte bien ? — Oui, très bien. » Je posais cette dernière

question parce qu'il venait de me passer par la tête *que cette vision voulait dire que la petite allait mourir avant peu*. Je ne dis rien de ma pensée à mon interlocuteur qui me quitta. Le lendemain je lui demandai des nouvelles. Tout son petit monde allait bien. Le surlendemain, même question et même réponse ; le troisième jour, même question et encore même réponse. Il avait l'air de s'étonner de l'intérêt que je semblais porter à ces enfants que je ne connaissais pas. Trois jours se passèrent sans que je le visse de nouveau. L'ayant rencontré le jour après dans la rue, je lui demandai si les enfants allaient toujours bien. « Vous savez, me dit-il, que nous avons perdu ma petite fille, elle a été emportée en rien de temps. (Je crois qu'il m'a dit que c'était du croup.) — Non, dis-je, je ne le savais pas, mais j'attendais cela. — Comment cela ? — Oui, c'est la femme qui l'a emportée. — Quelle femme ? — Eh bien, celle qu'a vue votre neveu, elle représentait la mort, la maladie, ou tout ce que vous voudrez ; ça devait être une hallucination prophétique. »

Je laissai là mon homme très étonné et il pourra affirmer ce récit au moins dans ses lignes principales, car il a été très étonné de mes réflexions et il a dû s'en souvenir.

C'est le seul fait de ce genre que j'aie eu.

(Extrait des *Annales des Sciences psychiques*, juin 1893.)

Nous avons encore affaire à la vision d'un cliché astral. Tout est vivant : les maladies sont des per-

sonnes dans l'Invisible. Ce qui apparaît sur la terre, comme la mort de quelqu'un, peut être représenté dans un autre plan, par une moisson, par une fleur cueillie, par une dent qui tombe, par un ravisseur.

L'homme développé peut, quand il voit le cliché, l'empêcher de se réaliser. Si, par exemple, le petit enfant visionnaire, de l'histoire précédente, avait pu, dans son rêve, empêcher la femme d'emporter la petite fille, en la tuant, en l'enchaînant, ou de quelque autre façon, sa petite cousine n'aurait pas été malade, ou, si elle l'avait été, ne serait pas morte cette fois-là. Il va sans dire que, pour pouvoir agir ainsi en rêve, il faut une grande habitude, une possession de soi-même très complète et des qualités de décision et de sang-froid que peut-être pas une personne sur dix mille ne possède actuellement.

SÉDIR.

Traité des excitants modernes (1)

PAR H. DE BALZAC

§ I

LA QUESTION POSÉE

L'absorption de cinq substances, découvertes depuis environ deux siècles, et introduite dans l'économie humaine, a pris depuis quelques années des développements si excessifs, que les sociétés modernes peuvent s'en trouver modifiées d'une façon inappréciable. Ces cinq substances sont :

1° L'eau-de-vie ou l'alcool, base de toutes les liqueurs, dont l'apparition date des dernières années du règne de Louis XIV, et qui furent inventées pour réchauffer les glaces de sa vieillesse.

2° Le sucre. Cette substance n'a envahi l'alimentation populaire que récemment, alors que l'industrie française a su la fabriquer en grandes quantités et la

(1) Nous reproduisons aujourd'hui un travail de Balzac qui se rattache à l'occultisme par beaucoup de points et qui est devenu assez rare pour que sa reproduction nous ait été demandée de divers côtés. On verra combien les remarques de Balzac étaient justes et bien établies. PAPUS.

remettre à son ancien prix, lequel diminuera certes encore, malgré le fisc, qui la guette pour l'imposer.

3° Le thé connu depuis une cinquantaine d'années.

4° Le café. Quoique anciennement découvert par les Arabes, l'Europe ne fit un grand usage de cet excitant que vers le milieu du XVIII^e^ siècle.

5° Le tabac, dont l'usage par la combustion n'est devenu général que depuis la paix en France.

Examinons d'abord la question, en nous plaçant au point de vue le plus élevé.

Une portion quelconque de la force humaine est appliquée à la satisfaction d'un besoin ; il en résulte cette sensation, variable selon les tempéraments et selon les climats, que nous appelons *plaisirs*. Nos organes sont les ministres de nos plaisirs. Presque tous ont une destination double : ils appréhendent des substances, nous les incorporent, puis les restituent, en tout ou en partie, sous une forme quelconque, au réservoir commun, la terre. Ce peu de mots est la chimie de la vie humaine. Les savants ne mordront point sur cette formule. Vous ne trouverez pas un sens, et par sens il faut entendre tout son appareil, qui n'obéisse à cette charte, en quelque région qu'il fasse ses évolutions. Tout excès se base sur un plaisir que l'homme veut répéter au delà des lois ordinaires promulguées par la nature. Moins la force humaine est occupée, plus elle tend à l'excès, la pensée l'y porte irrésistiblement.

I

Pour l'homme social, vivre, c'est se dépenser plus ou moins vite.

Il suit de là que plus les sociétés sont civilisées et tranquilles, plus elles s'engagent dans la voie des excès. L'état de paix est un état funeste à certains individus. Peut-être est-ce cela qui a fait dire à Napoléon : *La guerre est un état naturel.*

Pour absorber, résorber, décomposer, s'assimiler, rendre ou recréer quelque substance que ce soit, opérations qui constituent le mécanisme de tout plaisir sans exception, l'homme envoie sa force ou une partie de sa force dans celui ou ceux des organes qui sont les ministres du plaisir affectionné.

La nature veut que tous les organes participent à la vie dans des proportions égales; tandis que la société développe chez les hommes une sorte de soif pour tel ou tel plaisir dont la satisfaction porte dans tel ou tel organe plus de force qu'il ne lui en est dû, et souvent toute la force, les affluents qui l'entretiennent désertent les organes sevrés en quantités équivalentes à celles que prennent les organes gourmands. De là les maladies, et, en définitive, l'abréviation de la vie. Cette théorie est effrayante de certitude, comme toutes celles qui sont établies sur les faits, au lieu d'être promulguées *à priori*. Appelez la vie au cerveau par des travaux intellectuels constants, la force s'y déploie, elle en élargit les délicates membranes, elle en enrichit la pulpe; mais elle aura si bien déserté l'entresol,

que l'homme de génie y rencontrera la maladie décemment nommée *frigidité* par la médecine. Au rebours, passez-vous votre vie aux pieds des divans sur lesquels il y a des femmes infiniment charmantes, êtes-vous intrépidement amoureux, vous devenez un vrai cordelier sans froc. L'intelligence est incapable de fonctionner dans les hautes sphères de la conception. La vraie force est entre ces deux excès. Quand on mène de front la vie intellectuelle et la vie amoureuse, l'homme de génie meurt comme sont morts Raphaël et lord Byron. Chaste, on meurt par excès de travail, aussi bien que par la débauche ; mais ce genre de mort est extrêmement rare. L'excès du tabac, l'excès du café, l'excès de l'opium et de l'eau-de-vie produisent des désordres graves et conduisent à une mort précoce. L'organe, sans cesse irrité, sans cesse nourri, s'hypertrophie : il prend un volume anormal, souffre et vicie la machine qui succombe.

Chacun est maître de soi, suivant la loi moderne ; mais si les éligibles et les prolétaires qui lisent ces pages croient ne faire du mal qu'à eux en fumant comme des remorqueurs ou en buvant comme des Alexandre, ils se trompent étrangement ; ils adultèrent la race, abâtardissent la génération, d'où la ruine des pays. Une génération n'a pas le droit d'en amoindrir une autre.

II

L'alimentation est la génération.

Faites graver cet axiome en lettres d'or dans vos salles à manger. Il est étrange que Brillat-Savarin,

après avoir demandé à la science d'augmenter la nomenclature des sens, du sens *génésique*, ait oublié de remarquer la liaison qui existe entre les produits de l'homme et les substances qui peuvent changer les conditions de sa vitalité. Avec quel plaisir n'aurais-je pas lu chez lui cet autre axiome :

III

La marée donne les filles, la boucherie fait les garçons.

Les destinées d'un peuple dépendent et de sa nourriture et de son régime. L'eau-de-vie a tué les races indiennes. J'appelle la Russie une autocratie soutenue par l'alcool. Qui sait si l'abus du chocolat n'est pas entré pour quelque chose dans l'avilissement de la nation espagnole, qui, au moment de la découverte du chocolat, allait recommencer l'empire romain? Le tabac a déjà fait justice des Turcs, des Hollandais, et menace l'Allemagne. Aucun de nos hommes d'État, qui sont généralement plus occupés d'eux-mêmes que de la chose publique, à moins qu'on ne regarde leurs vanités, leurs maîtresses et leurs capitaux comme des choses publiques, ne sait où va la France par ses excès de tabac, par l'emploi du sucre, de la pomme de terre substituée au blé, de l'eau-de-vie, etc.

Voyez quelle différence dans la coloration, dans le galbe des grands hommes actuels et de ceux des siècles passés, lesquels résument toujours les générations et les mœurs de leur époque! Combien voyons-nous avorter aujourd'hui de talents en tout genre,

lassés après une première œuvre maladive? Nos pères sont les auteurs des volontés mesquines du temps actuel.

Voici le résultat d'une expérience faite à Londres, dont la vérité m'a été garantie par deux personnes dignes de foi, un savant et un homme politique, et qui domine les questions que nous allons traiter.

Le gouvernement anglais a permis de disposer de a vie de trois condamnés à mort, auxquels on a donné l'option ou d'être pendus suivant la formule usitée dans ce pays, ou de vivre exclusivement l'un de thé, l'autre de café, l'autre de chocolat, sans y joindre aucun autre aliment de quelque nature que ce fût, ni de boire d'autres liquides. Les drôles ont accepté. Peut-être tout condamné en eût-il fait autant. Comme chaque aliment offrait plus ou moins de chances, ils ont tiré le choix au sort.

L'homme qui a vécu de chocolat est mort après huit mois. L'homme qui a vécu de café a duré deux ans. L'homme qui a vécu de thé n'a succombé qu'après trois ans.

Je soupçonne la compagnie des Indes d'avoir sollicité l'expérience dans les intérêts de son commerce.

L'homme au chocolat est mort dans un effroyable état de pourriture, dévoré par les vers. Ses membres sont tombés un à un, comme ceux de la monarchie espagnole.

L'homme au café est mort brûlé, comme si le feu de Gomorrhe l'eût calciné. On aurait pu en faire de la chaux. On l'a proposé, mais l'expérience a paru contraire à l'immortalité de l'âme.

L'homme au thé est devenu maigre et quasi diaphane, il est mort de consomption, à l'état de lanterne ; on voyait clair à travers son corps ; un philanthrope a pu lire le *Times*, une lumière ayant été placée derrière le corps. La décence anglaise n'a pas permis un essai plus original.

Je ne puis m'empêcher de faire observer combien il est philanthropique d'utiliser le condamné à mort au lieu de le guillotiner brutalement. On emploie déjà l'adipocire des amphithéâtres à faire de la bougie, nous ne devons pas nous arrêter en si beau chemin. Que les condamnés soient donc livrés aux savants au lieu d'être livrés au bourreau.

Une autre expérience a été faite en France relativement au sucre.

M. Magendie a nourri des chiens exclusivement de sucre ; les affreux résultats de son expérience ont été publiés, ainsi que le genre de mort de ces intéressants amis de l'homme, dont ils partagent les vices (les chiens sont joueurs) ; mais ces résultats ne prouvent encore rien par rapport à nous.

§ II

DE L'EAU-DE-VIE

Le raisin a révélé le premier les lois de la fermentation, nouvelle action qui s'opère entre ses éléments par l'influence atmosphérique, et d'où provient une combinaison contenant l'alcool obtenu par la distillation, et que depuis la chimie a trouvé dans beau-

coup de produits botaniques. Le vin, le produit immédiat, est le plus ancien des excitants : à tout seigneur, tout honneur, il passera le premier. D'ailleurs son esprit est celui de tous aujourd'hui qui tue le plus de monde. On s'est effrayé du choléra. L'eau-de-vie est un bien autre fléau.

Quel est le flâneur qui n'a pas observé, aux environs de la grande halle, à Paris, cette tapisserie humaine que forment, entre deux et cinq heures du matin, les habitués mâles et femelles des distillateurs, dont les ignobles boutiques sont bien loin des palais construits à Londres pour les consommateurs qui viennent s'y consommer, mais où les résultats sont les mêmes ? Tapisserie est le mot. Les haillons et les visages sont si bien en harmonie, que vous ne savez où finit le haillon, où commence la chair, où est le bonnet, où se dresse le nez ; la figure est souvent plus sale que le lambeau de linge que vous apercevez en analysant ces monstrueux personnages rabougris, creusés, étiolés, blanchis, bleuis, tordus par l'eau-de-vie. Nous devons à ces hommes ce frai ignoble qui dépérit ou qui produit l'effroyable gamin de Paris. De ces comptoirs procèdent ces êtres chétifs qui composent la population ouvrière. La plupart des filles de Paris sont décimées par l'abus des liqueurs fortes.

Comme observateur, il était indigne de moi d'ignorer les effets de l'ivresse. Je devais étudier les jouissances qui séduisent le peuple, et qui ont séduit, disons-le, Byron après Shéridan, *e tutti quanti*. La chose était difficile. En qualité de buveur d'eau, préparé peut-être à cet assaut par ma longue habitude

du café, le vin n'a pas la moindre prise sur moi, quelque quantité que ma capacité gastrique me permette d'absorber. Je suis un coûteux convive. Ce fait, connu d'un de mes amis, lui inspira le désir de vaincre cette virginité. Je n'avais jamais fumé. Sa future victoire fut assise sur ces autres prémices à offrir *diis ignotis*. Donc, par un jour d'Italiens, en l'an 1822, mon ami me défia, dans l'espoir de me faire oublier la musique de Rossini, la Cinti, Levasseur, Bordogni, la Pasta, sur un divan qu'il lorgna dès le dessert, et où ce fut lui qui se coucha. Dix-sept bouteilles vides assistaient à sa défaite. Comme il m'avait obligé de fumer deux cigares, le tabac eut une action dont je m'aperçus en descendant l'escalier. Je trouvai les marches composées d'une matière molle ; mais je montai glorieusement en voiture, assez raisonnablement droit, grave et peu disposé à parler. Là, je crus être dans une fournaise, je baissai une glace, l'air acheva de me *taper*, expression technique des ivrognes. Je trouvais un vague étonnant dans la nature. Les marches de l'escalier des Bouffons me parurent encore plus molles que les autres ; mais je pris sans aucune mésaventure ma place au balcon. Je n'aurais pas alors osé affirmer que je fusse à Paris, au milieu d'une éblouissante société dont je ne distinguais encore ni les toilettes ni les figures. Mon âme était grise. Ce que j'entendais de l'ouverture de *la Gazza* équivalait aux sons fantastiques qui, des cieux, tombent dans l'oreille d'une femme en extase. Les phrases musicales me parvenaient à travers des nuages brillants, dépouillés de tout ce que les hommes mettent d'im-

parfait dans leurs œuvres, pleines de ce que le sentiment de l'artiste y imprime de divin. L'orchestre m'apparaissait comme un vaste instrument où il se faisait un travail quelconque dont je ne pouvais saisir ni le mouvement ni le mécanisme, n'y voyant que fort confusément les manches de basses, les archets remuants, les courbes d'or des trombones, les clarinettes, les lumières, mais point d'hommes. Seulement une ou deux têtes poudrées, immobiles, et deux figures enflées, toutes grimaçantes, qui m'inquiétaient. Je sommeillais à demi. — Ce monsieur sent le vin, dit à voix basse une dame dont le chapeau effleurait souvent ma joue, et que, à mon insu, ma joue allait effleurer. J'avoue que je fus piqué. — Non, madame, répondis-je, je sens la musique. Je sortis, me tenant remarquablement droit, mais calme et froid comme un homme qui, n'étant pas apprécié, se retire en donnant à ses critiques la crainte d'avoir molesté quelque génie supérieur. Pour prouver à cette dame que j'étais incapable de boire outre mesure, et que ma senteur devait être un accident tout à fait étranger à mes mœurs, je préméditai de me rendre dans la loge de Mme la duchesse de... (gardons-lui le secret), dont j'aperçus la belle tête si singulièrement encadrée *de plumes et de dentelles*, que je fus irrésistiblement attiré vers elle par le désir de vérifier si cette inconcevable coiffure était vraie, ou due à quelque fantaisie de l'optique particulière dont j'étais doué pour quelques heures. — Quand je serai là, pensais-je, entre cette grande dame si élégante et son amie si minaudière, si bégueule, personne ne me

soupçonnera d'être entre deux vins, et l'on se dira que je dois être quelque homme considérable entre deux femmes. Mais j'étais encore errant dans les interminables corridors du Théâtre-Italien, sans avoir pu trouver la porte damnée de cette loge, lorsque la foule, sortant après le spectacle, me colla contre un mur. Cette soirée fut certes une des plus poétiques de ma vie. A aucune époque je n'ai vu autant de plumes, autant de dentelles, autant de jolies femmes, autant de petites vitres ovales par lesquelles les curieux et les amants examinent le contenu d'une loge. Jamais je n'ai déployé autant d'énergie, ni montré autant de caractère, je pourrais même dire d'entêtement, n'était le respect que l'on se doit à soi-même. La ténacité du roi Guillaume de Hollande n'est rien dans la question belge, en comparaison de la persévérance que j'ai eue à me hausser sur la pointe des pieds et à conserver un agréable sourire. Cependant j'eus des accès de colère, je pleurai parfois. Cette faiblesse me place au-dessous du roi de Hollande. Puis j'étais tourmenté par des idées affreuses en songeant à tout ce que cette dame avait le droit de penser de moi, si je ne reparaissais pas entre la duchesse et son amie ; mais je me consolais en méprisant le genre humain tout entier. J'avais tort néanmoins. Il y avait, ce soir-là, bonne compagnie aux Bouffons. Chacun y fut plein d'attentions pour moi et se dérangea pour me laisser passer. Enfin, une fort jolie dame me donna le bras pour sortir. Je dus cette politesse à la haute considération que me témoigna Rossini, qui me dit quelques mots flatteurs dont je ne me souviens pas, mais qui

durent être éminemment spirituels : sa conversation vaut sa musique. Cette femme était, je crois, une duchesse, ou peut-être une ouvreuse. Ma mémoire est si confuse que je crois plus à l'ouvreuse qu'à la duchesse. Cependant elle avait des plumes et des dentelles ! Toujours des plumes et toujours des dentelles ! Bref, je me trouvai dans ma voiture, par la raison superlative que mon cocher avait avec moi une similitude qui me navra, et qu'il était endormi seul sur la place des Italiens. Il pleuvait à torrents, je ne me souviens pas d'avoir reçu une goutte de pluie. Pour la première fois de ma vie, je goûtai l'un des plaisirs les plus vifs, les plus fantasques du monde, extase indescriptible, les délices qu'on éprouve à traverser Paris à onze heures et demie du soir, emporté rapidement au milieu des réverbères, en voyant passer des myriades de magasins, de lumières, d'enseignes, de figures, de groupes, de femmes sous des parapluies, d'angles de rues fantastiquement illuminés, de places noires, en observant à travers les rayures de l'averse mille choses que l'on a une fausse idée d'avoir aperçues quelque part, en plein jour. Et toujours des plumes ! et toujours des dentelles ! même dans les boutiques de pâtisserie.

J'ai dès lors très bien conçu le plaisir de l'ivresse. L'ivresse jette un voile sur la vie réelle, elle éteint la connaissance des peines et des chagrins, elle permet de déposer le fardeau de la pensée. L'on comprend alors comment de grands génies ont pu s'en servir, et pourquoi le peuple s'y adonne. Au lieu d'activer le cerveau, le vin l'hébète. Loin d'exciter les réactions

de l'estomac vers les forces cérébrales, le vin, après la valeur d'une bouteille absorbée, a obscurci les papilles, les conduits sont saturés, le goût ne fonctionne plus, et il est impossible au buveur de distinguer la finesse des liquides servis. Les alcools sont absorbés, et passent en partie dans le sang. Donc inscrivez cet axiome dans votre mémoire :

IV

L'ivresse est un empoisonnement momentané.

Aussi, par le retour constant de ces empoisonnements, l'alcoolâtre finit-il par changer la nature de son sang ; il en altère le mouvement en lui enlevant ses principes ou en les dénaturant, et il se fait chez lui un si grand trouble que la plupart des ivrognes perdent les facultés génératives ou les vicient de telle sorte qu'ils donnent naissance à des hydrocéphales. N'oubliez pas de constater chez le buveur l'action d'une soif dévorante, le lendemain, et souvent à la fin de son orgie. Cette soif, évidemment produite par l'emploi des sucs gastriques et des éléments de la salivation occupés à leur centre, pourra servir à démontrer la justesse de nos conclusions.

§ III

DU CAFÉ

Sur cette matière, Brillat-Savarin est loin d'être complet. Je puis ajouter quelque chose à ce qu'il dit sur le café, dont je fais usage de manière à pouvoir

en observer les effets sur une grande échelle. Le café est un torréfiant intérieur. Beaucoup de gens accordent au café le pouvoir de donner de l'esprit ; mais tout le monde a pu vérifier que les ennuyeux ennuient bien davantage après en avoir pris. Enfin, quoique les épiciers soient ouverts à Paris jusqu'à minuit, certains auteurs n'en deviennent pas plus spirituels.

Comme l'a fort bien observé Brillat-Savarin, le café met en mouvement le sang, en fait jaillir les esprits moteurs ; excitation qui précipite la digestion, chasse le sommeil, et permet d'entretenir pendant un peu plus longtemps l'exercice des facultés cérébrales.

Je me permets de modifier cet article de Brillat-Savarin par des expériences personnelles et les observations de quelques grands esprits.

Le café agit sur le diaphragme et les plexus de l'estomac, d'où il gagne le cerveau par des irradiations inappréciables et qui échappent à toute analyse ; néanmoins on peut présumer que le fluide nerveux est le conducteur de l'électricité que dégage cette substance qu'elle trouve ou met en action chez nous. Son pouvoir n'est ni constant ni absolu. Rossini a éprouvé sur lui-même les effets que j'avais déjà observés sur moi. — Le café, m'a-t-il dit, est une affaire de quinze ou vingt jours ; le temps fort heureusement de faire un opéra.

Le fait est vrai. Mais le temps pendant lequel on jouit des bienfaits du café peut s'étendre. Cette science est trop nécessaire à beaucoup de personnes pour ne pas décrire la manière d'en obtenir les fruits précieux.

Vous tous, illustres chandelles humaines, qui vous consumez par la tête, approchez et écoutez l'évangile de la veille et du travail intellectuel !

I. Le café concassé à la turque a plus de saveur que le café moulu dans un moulin.

Dans beaucoup de choses mécaniques relatives à l'exploitation des jouissances, les Orientaux l'emportent de beaucoup sur les Européens : leur génie observateur, à la manière des crapauds, qui demeurent des années entières dans leurs trous en tenant leurs yeux d'or ouverts sur la nature comme deux soleils, leur a révélé par le fait ce que la science nous démontre par l'analyse. Le principe délétère du café est le *tannin*, substance maligne que les chimistes n'ont pas encore assez étudiée. Quand les membranes de l'estomac sont *tannées*, ou quand l'action du tannin particulier au café les a hébétées par un usage trop fréquent, elles se refusent aux contractions violentes que les travailleurs recherchent. De là des désordres graves si l'amateur continue. Il y a un homme à Londres que l'usage immodéré du café a tordu comme ces vieux goutteux noués. J'ai connu un graveur de Paris qui a été cinq ans à se guérir de l'état où l'avait mis son amour pour le café. Enfin, dernièrement, un artiste, Chenavard, est mort brûlé. Il entrait dans un café comme un ouvrier entre au cabaret, à tout moment. Les amateurs procèdent comme dans toutes les passions ; ils vont d'un degré à l'autre ; et, comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort jusqu'à l'abus. En concassant le café, vous le pulvérisez en molécules de formes bizarres qui retiennent

le tannin et dégagent seulement l'arome. Voilà pourquoi les Italiens, les Vénitiens, les Grecs et les Turcs peuvent boire incessamment sans danger du café que les Français traitent de *cafiot*, mot de mépris. Voltaire prenait de ce café-là.

Retenez donc ceci. Le café a deux éléments : l'un, la matière extractive que l'eau chaude ou froide dissout, et dissout vite, lequel est le conducteur l'arome ; l'autre, qui est le tannin, résiste davantage à l'eau et n'abandonne le tissu aréolaire qu'avec lenteur et peine. D'où cet axiome :

V

Laisser l'eau bouillante, surtout longtemps, en contact avec le café, est une hérésie ; le préparer avec de l'eau de marc, c'est assimiler son estomac et ses organes au tannage.

II. En supposant le café traité par *l'immortelle* cafetière à la de Belloy et non pas du Belloy (celui aux méditations de qui nous devons cette méthode étant le cousin du cardinal, et comme lui de la famille très ancienne et très illustre des marquis de Belloy), le café a plus de vertu par l'infusion à froid que par l'infusion d'eau bouillante ; ce qui est une seconde manière de graduer ses effets.

En moulant le café, vous dégagez à la fois l'arome et le tannin, vous flattez le goût et vous stimulez les plexus qui réagissent sur les mille capsules du cerveau.

Ainsi, voici deux degrés : le café concassé à la turque, le café moulu.

III. De la quantité de café mis dans le récipient supérieur, du plus ou moins de foulage, et du plus ou moins d'eau, dépendent la force du café, ce qui constitue la troisième manière de traiter le café.

Ainsi, pendant un temps plus ou moins long, une ou deux semaines au plus, vous pouvez obtenir l'excitation avec une, puis deux tasses de café concassé d'une abondance graduée, infusé à l'eau bouillante.

Pendant une autre semaine, par l'infusion à froid, par la mouture du café, par le foulage de la poudre et par la diminution de l'eau, vous obtenez encore la même dose de force cérébrale.

Quand vous avez atteint le plus grand foulage et le moins d'eau possible, vous doublez la dose en prenant deux tasses ; puis quelques tempéraments vigoureux arrivent à trois tasses. On peut encore aller ainsi quelques jours de plus.

Enfin, j'ai découvert une horrible et cruelle méthode, que je ne conseille qu'aux hommes d'une excessive vigueur, à cheveux noirs et durs, à peau mélangée d'ocre et de vermillon, à mains carrées, à jambes en forme de balustres comme ceux de la place Louis XV. Il s'agit de l'emploi du café moulu, foulé, froid et anhydre (mot chimique qui signifie peu d'eau ou sans eau) pris à jeun. Ce café tombe dans votre estomac, qui, vous le savez par Brillat-Savarin, est un sac velouté à l'intérieur et tapissé de suçoirs et de papilles ; il n'y trouve rien, il s'attaque à cette délicate et voluptueuse doublure, il devient une sorte d'aliment qui veut ses sucs ; il les tord, il les sollicite comme une pythonisse appelle son dieu, il malmène

ces jolies parois comme un charretier qui brutalise de jeunes chevaux ; les plexus s'enflamment, ils flambent et font aller leurs étincelles jusqu'au cerveau. Dès lors, tout s'agite : les idées s'ébranlent comme les bataillons de la grande armée sur le terrain d'une bataille, et la bataille a lieu. Les souvenirs arrivent au pas de charge, enseignes déployées ; la cavalerie légère des comparaisons se développe par un magnifique galop ; l'artillerie de la logique accourt avec son train et ses gargousses ; les traits d'esprit arrivent en tirailleurs ; les figures se dressent ; le papier se couvre d'encre, car la veille commence et finit par des torrents d'eau noire, comme la bataille par sa poudre noire. J'ai conseillé ce breuvage ainsi pris à un de mes amis, qui voulait absolument faire un travail promis pour le lendemain : il s'est cru empoisonné, il s'est recouché, il a gardé le lit comme une mariée. Il était grand, blond, cheveux rares ; un estomac de papier mâché, mince. Il y avait de ma part manque d'observation.

Quand vous en êtes arrivé au café pris à jeun avec les émulsions superlatives, et que vous l'avez épuisé, si vous vous avisiez de continuer, vous tomberiez dans d'horribles sueurs, des faiblesses nerveuses, des somnolences. Je ne sais pas ce qui arriverait : la sage nature m'a conseillé de m'abstenir, attendu que je ne suis pas condamné à une mort immédiate. On doit se mettre alors aux préparations lactées, au régime du poulet et des viandes blanches ; enfin détendre la harpe, et rentrer dans la vie flâneuse, voyageuse, niaise et cryptogamique des bourgeois retirés.

L'état où vous met le café pris à jeun dans les condi-

tions magistrales produit une sorte de vivacité nerveuse qui ressemble à celle de la colère : le verbe s'élève, les gestes expriment une impatience maladive ; on veut que tout aille comme trottent les idées ; on est braque, rageur pour des riens ; on arrive à ce variable caractère du poète tant accusé par les épiciers ; on prête à autrui la lucidité dont on jouit. Un homme d'esprit doit alors se bien garder de se montrer ou de se laisser approcher. J'ai découvert ce singulier état par certains hasards qui me faisaient perdre sans travail l'exaltation que je me procurais. Des amis, chez qui je me trouvais à la campagne, me voyaient hargneux et disputailleur, de mauvaise foi dans la discussion. Le lendemain, je reconnaissais mes torts, et nous en cherchions la cause. Mes amis étaient des savants du premier ordre, nous l'eûmes bientôt trouvée : le café voulait une proie.

Non seulement ces observations sont vraies et ne subissent d'autres changements que ceux qui résultent des différentes idiosyncrasies, mais elles concordent avec les expériences de plusieurs praticiens, au nombre desquels est l'illustre Rossini, l'un des hommes qui ont le plus étudié les lois du goût, un héros digne de Brillat-Savarin.

Observation. — Chez quelques natures faibles, le café produit au cerveau une congestion sans danger ; au lieu de se sentir activées, ces personnes éprouvent de la somnolence, et disent que le café les fait dormir. Ces gens peuvent avoir des jambes de cerf, des estomacs d'autruche, mais ils sont mal *outillés* pour

les travaux de la pensée. Deux jeunes voyageurs, MM. Combes et Tamisier, ont trouvé les Abyssiniens généralement impuissants : les deux voyageurs n'hésitent pas à regarder l'abus du café, que les Abyssiniens poussent au dernier degré, comme la cause de cette disgrâce. Si ce livre passe en Angleterre, le gouvernement anglais est prié de résoudre cette grave question sur le premier condamné qu'il aura sous la main, pourvu que ce ne soit ni une femme ni un vieillard.

Le thé contient également du tannin, mais le sien a des vertus narcotiques, il ne s'adresse pas au cerveau ; il agit sur le plexus seulement et sur les intestins qui absorbent plus spécialement et plus rapidement les substances narcotiques. Jusque aujourd'hui, la manière de le préparer est absolue. Je ne sais pas jusqu'à quel point la quantité d'eau que les buveurs de thé précipitent dans leur estomac doit être comptée dans l'effet obtenu. Si l'expérience anglaise est vraie, il donnerait la morale anglaise, les miss aux teints blafards, les hypocrisies et les médisances anglaises ; ce qui est certain, c'est qu'il ne gâte pas moins la femme au moral qu'au physique. Là où les femmes boivent du thé, l'amour est vicié dans son principe ; elles sont pâles, maladives, parleuses, ennuyeuses, prêcheuses. Pour quelques organisations fortes, le thé fort et pris à grandes doses procure une irritation qui verse des trésors de mélancolie ; il occasionne des rêves, mais moins puissants que ceux de l'opium, car cette fantasmagorie se passe dans une atmosphère gr se et vaporeuse. Les idées sont douces autant que

le sont les femmes blondes. Votre état n'est pas le sommeil de plomb qui distingue les belles organisations fatiguées, mais une somnolence indicible qui rappelle les rêvasseries du matin. L'excès du café, comme celui du thé, produit une grande sécheresse dans la peau, qui devient brûlante. Le café met souvent en sueur et donne une violente soif. Chez ceux qui arrivent à l'abus, la salivation est épaisse et presque supprimée.

(*A suivre.*) H. DE BALZAC.

PHYSIOLOGIE

L'homme est un animal expérimentateur.

Sa qualité d'expérimentation est ce qui le distingue le plus de tous les autres animaux.

Qu'est-ce qu'expérimenter?

C'est changer les conditions fournies par l'ambiance pour voir quels résultats nouveaux seront produits par ces conditions changées.

Les animaux sont fort peu expérimentateurs ; ils le sont pourtant : ainsi le cheval gratte de son sabot le fond de la rivière pour en faire monter dans l'eau qu'il va boire les éléments vitaux agglomérés au fond, ce que la physiologie contemporaine appelle des microbes. C'est là de l'expérimentation.

L'eau croupie est nuisible, non point tant par les microbes qu'elle contient que par ceux qu'elle ne

contient pas et qui sont agglomérés dans la vase du fond.

La théorie des microbes actuellement en cours est fausse parce qu'elle est incomplète. Le grand Raspail lui-même n'a pu la concevoir que vaguement et non nettement dans sa totalité.

La vérité, c'est que tous les êtres, toutes les choses existantes sont des agglomérations de microbes.

Les maladies sont microbiennes en tant qu'elles sont l'apparition dans un organisme d'une espèce de microbes ne convenant pas à l'agglomération qui forme l'être en santé ; il y en a qu'on pourrait comparer à une bande de loups venant établir leur domicile dans un village ; mais les loups sont des êtres vivants aussi naturels que les habitants du village, hommes et bêtes. Quittons les loups pour revenir à nos moutons.

L'homme est un animal expérimentateur ; son intelligence est distinguée par une aptitude plus grande à l'expérimentation, au changement des conditions de l'ambiance ; ce que nous appelons civilisation a là sa source.

Mais pris en masse, quant à ce qui concerne l'exercice de cette aptitude, surtout l'exercice prolongé, l'homme est une rosse. En vertu de sa rossardise l'homme expérimente aussi peu que possible et se contente pour son usage des résultats de l'expérimentation des quelques individus moins rosses que les autres. De là résulte la puissance de la tradition.

D'un fait donné comme expérimental et qui n'est le plus souvent qu'un produit de l'imagination de l'expérimentateur — imaginer est bien plus facile

qu'observer — l'homme peut tirer indéfiniment des conclusions imaginaires.

Si l'homme est rosse pour l'observation et l'expérimentation, il ne l'est pas pour l'imagination.

Ainsi, par exemple, au moyen du raisonnement sur des faits observés, Harvey a construit la théorie de la circulation du sang ; là-dessus l'imagination des physiologistes en est arrivée à concevoir qu'à chaque respiration le sang tout entier fait le tour du corps.

La moindre attention observatrice aurait montré que, si le sang circule dans le corps en devenant d'artériel veineux et réciproquement, c'est non pas à la façon d'un train de chemin de fer circulaire, mais par poussées et reculs analogues à ceux des vagues venant au rivage. Ce qui était sang artériel finit par devenir sang veineux, mais ne le devient qu'un peu et non totalement à chaque pulsation, et une quantité de sang artériel donnée met pas mal de temps à devenir quantité proportionnelle de sang veineux.

L'observation a fait voir que, lorsqu'une partie du corps ne recevait plus de sang, cette partie mourait parce qu'elle ne se nourrissait plus ; de là l'imagination a conclu que le sang nourrissait le corps.

L'imagination est la chimère qui vole au but de son désir du moment. A tout instant l'homme a le désir de savoir quelque chose, et la chimère, ouvrant ses ailes, peut toujours lui rapporter un faux savoir.

Il faut du sang dans un organe pour que cet organe soit nourri, mais cela ne prouve pas que le sang soit le nourrisseur de l'organe ; cela prouve seulement qu'il entre comme facteur dans les conditions de nutrition.

Il n'a jamais été démontré que le sang fût seul le nourrisseur des organes, et, comme la physiologie d'Europe repose tout entière sur cette hypothèse, on peut affirmer que, jusqu'à nouvel ordre, elle est tout entière hypothétique.

Estimez par là à quel degré peut l'être la médecine, qui a pour base la physiologie.

Depuis des milliers d'années l'intelligence humaine vagabonde sous la conduite d'une erreur : celle qu'il y a des causes simples, des causes atomiques. Cette erreur est arrivée à son point culminant dans le *Monisme*, conception qui grandit de nos jours.

L'observation nous montre qu'il n'y a pas de causes simples ; que tout fait est le résultat d'un ensemble de conditions et que c'est l'ensemble des conditions qui produit le fait, qui en est la cause, toujours complexe.

Prenez n'importe quel fait du monde, jamais vous n'en trouverez un qui soit le résultat d'une cause simple; toujours il résulte d'un ensemble de conditions antérieures ; la cause simple n'existe que pour notre imagination, jamais pour notre observation.

La nutrition du corps est un fait, un résultat ; on peut affirmer que ce fait ne résulte pas du sang tout seul, considéré comme chose simple. Le sang est, d'ailleurs, lui-même une chose très complexe ; la physiologie l'a reconnu ; aussi, poursuivant ses recherches sous la conduite de l'erreur qu'il existe des causes simples, elle a cherché dans un seul élément du sang la cause de la nutrition et a cru trouver cette cause dans les globules rouges ; sous la conduite de la même erreur, elle analyse les globules et cherche

celui de leurs éléments composants qui soit la cause de la nutrition. Plus tard elle trouvera que cet élément composant est encore composé et ainsi de suite indéfiniment ; chemin faisant, à l'une ou à l'autre étape de la route analytique, certains chercheurs conçoivent qu'il n'y a pas de causes simples et qu'ils poursuivent une illusion ; ils font volte-face et reviennent à l'observation des faits, qui sont toujours des synthèses, les agglomérations de conditions.

Le sang est une condition de la nutrition du corps ; les tissus en sont une autre ; les nerfs en sont une troisième ; aujourd'hui des physiologistes l'ont constaté pour les nerfs, et quelques-uns, repris par la même erreur de cause unique, cherchent l'élément nerveux qui soit l'élément nutritif.

La nutrition est un fait résultant de conditions nombreuses ; tout le corps y concourt, et l'ambiance dans laquelle vit le corps. Claude Bernard, observateur doué d'une faiblesse de raisonnement remarquable, imaginatif flottant parmi les faits comme un bouchon dans l'eau, a dit que le sang est le milieu intérieur de l'organisme.

Le milieu extérieur est l'atmosphère ; le milieu intérieur est le tube digestif, dont le sac pulmonaire est une dépendance. Il y a opposition entre les deux milieux, et tout le corps est la résultante du croisement des fils fournis par ces deux milieux.

Tous les organes du corps sont tissés avec les fils fournis par les deux ambiances : l'interne, contenue dans le tube digestif et ses dépendances ; l'externe, entourant le corps humain.

Le sang et la lymphe sont des organes comme le foie, les poumons, le cœur, la rate ; ils sont liquides, au lieu d'être solides, et sont produits par les deux ambiances, qui sont les deux milieux nourriciers.

Le sang et la lymphe ont des fonctions dans le corps, fonctions qui concourent à la vie avec celles des autres organes.

Tous les éléments de l'ambiance interne sont contenus d'abord dans l'ambiance externe ; mais ils deviennent autres dans l'ambiance interne, sans quoi ils ne s'opposeraient pas aux éléments de la première.

Que fait donc le sang dans le corps ?

Il y roule de l'atmosphère internisée par la portion du tube digestif que nous nommons sac pulmonaire. Le sac pulmonaire commence à la muqueuse du nez.

L'estomac est interniseur des matières solides et liquides de l'ambiance principalement ; les poumons sont principalement interniseurs des matières gazeuses de cette ambiance.

Parmi les matières gazeuses, l'oxygène n'est pas la moins importante ; le sang l'internise dans ses globules rouges et le promène dans le corps pour qu'il y joue son rôle dans les phénomènes de la nutrition, dont l'ensemble constitue la vie animale.

L'oxygène contenu dans les globules n'est pas identique à l'oxygène de l'atmosphère ; il n'est pas dans les globules à l'état d'oxygène, mais à l'état d'ozone, et qu'est-ce que l'ozone ?

La chimie nous dit : de l'oxygène électrisé. Il faut donc dans le corps un organe électriseur de l'oxygène des globules : un organe qui soit condition

d'ozonisation ; cet organe sera pour la nutrition aussi important que le sang.

Cet organe existe, et nous l'appelons système nerveux.

Le système nerveux est un organe électrique et ozoniseur.

Il se divise en deux : celui qui est en rapport avec l'ambiance externe et que nous nommons système nerveux cérébro-spinal ; et celui qui est en rapport avec l'ambiance interne et que nous nommons système nerveux sympathique.

Remarquez que notre intelligence est tournée vers le dehors, vers l'ambiance externe, ne prend spontanément connaissance que de celle-là, tandis qu'elle ne perçoit rien directement, ni de l'ambiance interne, ni de l'intérieur du corps.

Si le système nerveux cérébro-spinal est l'organe de l'intelligence par rapport à l'ambiance externe, nous pourrions induire sans trop de hardiesse que le système sympathique est l'organe d'une intelligence s'occupant spécialement de l'ambiance interne.

Nous aurions alors l'explication du personnage épigastrique des Occultistes et de l'intelligence guérisseuse des somnambules.

Celle-ci connaîtrait beaucoup mieux l'organisme que l'intelligence tournée vers l'ambiance externe, et ce serait au personnage épigastrique que le personnage cérébral aurait à demander des renseignements sur la physiologie.

Remarquez que, pour connaître la structure du corps, le personnage cérébral est forcé d'exterioriser l'intérieur du corps dans les travaux anatomiques. Une chose

n'est pour lui objet de perception, objet de connaissance que si elle fait partie de l'ambiance externe.

Un des buts de l'Occultisme, qu'empêchent de concevoir nettement les symboles mystiques sous lesquels on l'exprime, est de faire lier connaissance au personnage cérébral avec le personnage épigastrique.

GUYMIOT.

NOTES SUR PARACELSE

Suivies de son Discours sur l'Alchimie

DEUXIÈME ARTICLE (1)

Venons au troisième fondement de la médecine, qui est l'alchimie. Le médecin doit l'étudier avec grand soin et grand intérêt, et devenir un excellent praticien en alchimie; sans cela toutes ses autres connaissances lui sont parfaitement inutiles, car la Nature est si habile et subtile en cette matière, qu'elle ne peut être comprise sans beaucoup de travail.

La nature, en effet, ne produit rien qui ne soit parfait pour la fin qu'elle s'est proposée, et c'est cette perfection même qu'on nomme ALCHIMIE; car l'alchimiste est comme le boulanger qui cuit le pain, ou le vigneron qui exprime dans le pressoir le grain du raisin pour faire le vin; ou bien encore comme le tisserand qui fait de la toile ou du drap. Et de même, quand la Nature a produit des objets pour l'utilité

(1) Voir l'*Initiation* d'octobre 1901.

des hommes, c'est l'alchimiste seul qui les prépare et les rend propres à l'usage de l'homme.

Et c'est ainsi qu'il faut comprendre la Philosophie (Hermétique). Si quelqu'un prend la toison d'un mouton ou la peau d'une brebis, et s'il voulait s'en revêtir ainsi toute crue et sans la faire passer par aucune préparation, comme d'un vêtement convenable pour la ville, on estimerait cet homme être un rustre. Et cela se comprend si on compare ce vêtement grossier avec celui de laine, ou de poil de chèvre, ou de peau préparée chez un fourreur ou chez un drapier.

Est aussi inepte et grossier (ignorant) celui qui, trouvant quelque chose de naturel produit de la terre, veut s'en servir sans aucune préparation; surtout quand il s'agit d'en faire usage pour la santé du corps; or, pour cela, on ne saurait y apporter trop de peine et trop de soin.

Certes les artistes et les artisans de chaque métier ont sondé la Nature, fait des recherches curieuses et profondes de toutes ses propriétés, ils ont appris ainsi à la pâlir et la mettre au plus haut degré de la perfection. A la médecine seule, où ce soin était le plus nécessaire, ce degré de perfection n'a pas encore été apporté ou du moins trouvé, de sorte que l'art de guérir est rude et fort grossier.

Et, si l'on tient pour un barbare et un rustre ou paysan celui qui mange de la chair crue et qui se vêt de la peau brute des animaux, de même l'homme qui fait de la première roche venue sa demeure ou qui reste exposé à la pluie; certainement, on ne saurait

voir de médecin plus ignorant et plus fruste procéder à la préparation des remèdes que de la manière qu'on a la coutume de les fabriquer chez les apothicaires. On ne saurait en vérité préparer plus grossièrement et faire un mélange confus de drogues pourries et corrompues, et d'objets raclés et gâtés. Donc notre apothicaire ignorant et sans expérience ressemble à l'homme dont nous venons de parler qui est vêtu d'une peau crue et grossière.

Ici nous avons l'intention de discourir sur la véritable base des préparations médicinales ; sachez donc que ce fondement, cette base doit procéder de la Nature et nullement de notre esprit fantastique (fantaisiste), comme si un cuisinier faisait cuire du poivre dans de la bouillie.

Car dans la préparation des remèdes, et c'est ici le souverain secret et la principale fin, à savoir, qu'après que tu auras atteint la connaissance de la philosophie et de l'astronomie, c'est-à-dire de la nature des maladies et des médicaments et leur entière composition, le plus grand point, la conclusion principale est de savoir comment tu devras appliquer ce que tu as à faire. Or la Nature t'enseignera d'elle-même, et cela en toutes choses, quel soin tu dois avoir pour cuire tes remèdes à la perfection. Et, de même que les chaleurs estivales font mûrir la poire et le raisin, de même il te faut préparer tes remèdes. Que si tu prends ce soin, alors tu verras que ton remède opérera convenablement. Prends bien note que, si ta médecine doit produire un bon fruit, ainsi que l'été le fait pour les fruits naturels, sache bien que l'été fait

ce qu'il fait bien, au moyen de l'alchimie et non sans elle.

Et puisque l'alchimie fait de telles opérations, n'oublie pas que cette préparation se doit accomplir de façon qu'elle soit sujette *dépendante des Astres :* car ceux-ci perfectionnent les œuvres du médecin.

On ne doit donc exercer la médecine que suivant les astres, elle ne doit être entendue et ordonnée que par eux ; et que l'on ne dise pas : cela est froid, ou cela est chaud ; ceci est humide ; cela est sec ; mais il faut dire : ceci est Saturne ; cela est Mars ; cela est Vénus et cela le Pôle ; et alors le médecin marchera sûrement dans la voie droite.

Il faut ensuite qu'il connaisse le moyen à l'aide duquel il pourra assujettir le Mars naturel au Mars astral, et comment il doit les conjoindre et les assembler, car c'est ici que réside le nœud de la question, qu'aucun médecin depuis le premier jusqu'à moi n'a encore entrepris de dénouer.

Il faut donc comprendre ce qui a été dit ci-dessus de cette façon : que le remède doit être préparé selon les astres et qu'ainsi il est rendu astral. Car les corps célestes et supérieurs mortifient et font les malades, et c'est pour cela que les mêmes corps les soulagent et les guérissent. Tout ce qui se fait au monde ne peut être fait sans le concours des astres ; c'est là un fait constant, aussi faut-il que la médecine soit dirigée par le ciel ; car elle dépend de lui, comme les Prophètes et les autres actions : à savoir que les astres (comme vous voyez) font voir les prophètes, les tempêtes, les homicides, les maladies

sanguinolentes (terribles probablement), les guerres, les batailles, les famines, les pestes, etc.

Le ciel montre toutes ces choses, parce que c'est le ciel qui les fait. Or, ce qu'il fait, il peut le faire savoir et le montrer. Ces événements sont faits par lui ; comme de lui aussi dépendent les sciences par lesquelles on peut savoir toutes ces choses. Les sciences étant donc du ciel sont gouvernées par le ciel, de sorte qu'elles opèrent selon sa volonté ; et ce qui a été prédit s'accomplit ; car toutes les choses dites ci-dessus sont préparées par la volonté du ciel qui les régit et les effectue. — Il faut donc penser de même pour la médecine ; si la médecine vient du ciel, il faut qu'elle lui obéisse sans refus ni résistance et qu'elle obtempère à sa volonté. Et s'il en est ainsi, il faut que le médecin abandonne sa routine ou sa doctrine fausse sur les complexions, les humeurs, les qualités et degrés et qu'il étudie simplement la médecine par les astres ; c'est-à-dire qu'il faut qu'il fasse description de la vertu et nature de la médecine selon les astres, de manière que les astres supérieurs et les astres inférieurs y figurent tous.

Or, comme la médecine n'a de valeur que par le ciel, il faut qu'elle soit tirée du ciel. Or elle peut en être extraite, si le bon artiste en supprime la terre, car si elle n'est pas séparée de celle-ci, elle ne peut être régie du ciel. Mais quand le remède est séparé de sa terre, alors le *médium* ou moyen est au pouvoir et à la discrétion des astres et ceux-ci le dirigent de manière que ce qui appartient au cœur est conduit et porté au cœur par le *Soleil*, ce qui dépend du cerveau

est porté au cerveau par la *Lune* ; ce qui est à la rate est porté à la rate par *Saturne* et aux reins par *Vénus*, au fiel par *Mars*, au foie par *Jupiter*, et ainsi des autres membres.

Et il en est ainsi, non seulement de ces choses, mais encore d'autres choses infinies.

Et je vous prie de me dire qu'est-ce que la médecine pour la matrice des femmes, si Vénus ne la conduit et ne la dirige ? En quoi pourrait-elle être profitable au cerveau si la Lune ne la lui portait ? Et ainsi des autres. Et ces remèdes demeureraient seulement dans l'estomac et sortiraient ensuite en leurs imperfections par les intestins.

Évidemment, il y a ici une grande erreur si tu crois que bien souvent le ciel ne te favorise et ne peut diriger ta médecine en ce lieu où elle est nécessaire. Car c'est un grand abus de ta part de dire : La mélisse est une herbe pour la matrice, la marjolaine profite à la tête ; les hommes inexpérimentés et ignorants parlent ainsi. C'est à *Vénus* et à la *Lune* à qui tout doit être adressé, d'autant que, si tu désires trouver à ces herbes leurs propriétés et qualités propres, il te faut rendre le ciel propice ; sans cela, tu n'obtiendras de ces herbes aucun effet.

Et c'est ici que réside le défaut et l'erreur, qui a pris un grand pied en médecine, quand on dit : Donnez au malade un médicament ; s'il lui profite, tant mieux, etc. Ces idées et cette science médicinale sont connues, elles sont du reste communes à tous les valets de harnois aussi ignorants qu'ils soient, et il n'est pas besoin de citer Galien, ni Avicenne. Mais, vous autres méde-

cins, voici votre cas. Il faut (dites-vous) ajouter des directoires au cerveau, à la tête, à la rate, etc. Comment osez-vous parler de ces directoires, puisque vous ne les connaissez point et que vous ignorez ce que sont les véritables et les certains directoires. Et c'est ce qui vous fait devenir fous, de voir le peu d'efficacité de vos remèdes. Vous savez bien ce qui est directoire au cœur, à la tête, à la matrice, à l'urine, au ventre; mais (ô insensés!) vous ignorez le directoire de la maladie. Et d'autant que vous ne savez pas ceci, vous ne pourrez par la même raison savoir en quoi consiste la maladie et où elle a son siège. Et il vous arrive ainsi qu'aux arthritiques, que vous nommez continuellement *malades*. Absolument comme certaines personnes invoquent comme saints des gens dont les âmes sont dans la Géhenne et aux enfers. De même vous prétendez que le mal est au foie, bien qu'il soit à l'orifice anal.

Or, comme c'est bien le ciel qui par son axe et son mouvement envoie le remède, et non le médecin, il est nécessaire que ledit remède soit amené en une substance si légère, qu'il puisse être envoyé par Mars, Saturne, Jupiter ou les autres, suivant ce qu'il a été dit. Car qui a jamais vu une pierre attirée ou s'élever vers les astres? Personne, mais il n'y a que ce qui est léger et volatil qui peut s'élever. Et c'est pour cela que beaucoup ont cherché en alchimie la *quintessence* qui n'est certainement que la représentation de quatre corps séparés de leurs arcanes; et il restera ainsi après cette séparation accomplie l'*arcane* qui est certainement le *chaos* et qui est gouverné et porté par les

astres, comme la plume par le vent. Il est donc absolument nécessaire que les remèdes de la médecine soient préparés de telle manière que les quatre corps soient séparés de leurs arcanes, et puis ensuite il faut savoir quel astre préside à cet arcane ; *idem*, quel astre est et préside la maladie; enfin, quel astre de médecine est propre à combattre le mal. — De là vient la direction.

Quand tu donnes à boire une médecine au malade, il est nécessaire qu'elle soit séparée de l'impureté et bien préparée; c'est ici l'alchimie qui est la dispensatrice et qui est assez puissante pour l'amener au point que les astres la reçoivent; la médecine est alors digérée, sinon elle reste dans les entrailles et elle est rejetée par les selles.

Qu'y a-t-il de plus beau et de plus sublime pour le médecin que de pouvoir harmoniser l'une et l'autre astronomie (c'est-à-dire le macrocosme et le microcosme) dans laquelle réside certainement le fondement de toutes les maladies.

Donc l'alchimie est le premier ventricule (1) qui apprête le remède pour les astres ; mais non cette alchimie (comme disent les ignorants) qui ne vise qu'à faire de l'or ou de l'argent. C'est son vrai but en ce lieu de faire *des arcanes*, les préparer convenablement et les diriger contre les maladies.

C'est là le droit chemin par lequel il faut passer, le vrai fondement de la préparation des bons remèdes, car ces choses procèdent à la fois de l'expérience et de

(1) C'est-à-dire le premier laboratoire où se prépare le remède.

la conduite de la nature. Ainsi, l'homme et la nature *veulent* être d'accord soit dans la santé, soit dans la maladie. C'est ici la voie de santé et de la véritable guérison qui est accomplie par la chimie seule, sans laquelle il ne peut être rien fait en cet objet.

Or, je vous prie de considérer, puisque les arcanes seuls sont la médecine et que les remèdes sont aussi réciproquement arcanes et que ceux-ci sont volatils et spirituels, comment peut-il se faire que le brouillon opérateur de juillet, ignorant et inhabile cuisinier apothicaire, soit si présomptueux de se donner la qualité de dispensateur en ces choses et fils de son faux dispensatoire, se glorifiant de son art grossier et de science et lumière des apothicaires.

Quelle est donc la folie de ces docteurs qui, par ce moyen et par une vilaine et honteuse charlatanerie ou cuisine de juillet, trompent les pauvres paysans, les circonviennent et leur ordonnent des électuaires, des sirops, des pilules et des onguents qui, mal préparés, vont contre les principes mêmes de la médecine et n'ont aucune vérité (1). Et nul d'entre vous ne sera assez mauvais pour jurer qu'en son honneur et conscience il a bien agi (sous-entendu en ordonnant de tels remèdes).

Il en est de même, quand vous faites semblant en inspectant et jugeant les urines, là où, regardant la couleur du ciel, vous tergiversez et mentez horriblement, et cela à tel point que vous êtes contraints d'avouer vous-mêmes, qu'après tout vous ne faites

(1) Ce qui veut dire: n'ont aucune raison d'être.

qu'hésiter et que vous êtes loin d'assérer avec art et certitude et que, s'il survient quelque chose que vous ayez dit, c'est un fait de pur hasard.

Il en est de même dans les boutiques d'apothicaire où vous allez souvent et y faites bien les difficiles pour préparer vos mauvais remèdes. De sorte qu'en vous voyant chacun croit que chez vous c'est le royaume des Cieux ou les délices du paradis, tandis que, en vérité, ce sont les abîmes de l'enfer et l'amertume de la mort. Si vous délaissiez ces œuvres manquées et que vous recherchiez les *arcanes*, tels qu'ils sont, leur directoire, leurs astres enfin, que sont les maladies et qu'est la santé, vous apprendriez alors par l'usage et l'expérience que votre savoir n'est rien que pure fantaisie. Or tout ce discours n'est que pour démontrer que le véritable fondement de la médecine consiste dans les *Arcanes* et que seules les *Arcanes* contiennent ce fondement ; que si toute la fin de la médecine est dans les *arcanes*, il faut de toute nécessité que le fondement de la médecine soit l'*Alchimie*, mais celle qui prépare et fait tous les *Arcanes*. Sachez donc que les *Arcanes* seuls sont les vertus et puissances des choses et partant, ils sont volatils et non de corps terrestre. Ils sont un *chaos*, et quelque chose de clair, de diaphane, de transparent et possèdent une certaine puissance astrale. Tellement que, si tu connais l'astre et sa maladie, alors tu sauras bien ce qui est ton directeur et ce qu'est la puissance, ce que les arcanes prouvent assez.

Il ne faut donc rien attribuer aux humeurs, qualités et complexions, et ne point dire ceci est mélanco-

lique, ceci phlegme, colère, etc. Mais il faut dire plutôt : ceci est Mars, cela Saturne, ceci est l'arcane de Mars, cela est l'arcane de Saturne, de la Lune, etc. C'est là la vraie médecine.

Quel est celui d'entre vous, chirurgiens, qui pourrait haïr ce fondement, à moins qu'il ne soit *hébété* (idiot)?

Donc, puisque le médecin doit savoir ces choses, il faut qu'il sache aussi calciner, sublimer, et cela non seulement avec la main, mais aussi par transmutation ; car ce mode est meilleur, parce qu'il donne aux choses ce que la nature n'a pu lui donner, à savoir la maturation. La science du médecin est, en effet, de maturer, car il est lui-même l'automne, l'été, l'astre, en ce qu'il perfectionne les choses. Le feu remplace la terre ; l'homme est la disposition, et les choses élaborées sont la semence. Et, de même que les choses accomplies dans ce monde sont comprises presque par un seul intellect, bien qu'elles soient fort diverses en leur fin ; il en est de même en Alchimie, où les choses varient et se changent en leur fin, et bien que les arcanes soient produits par un seul procédé, par le feu, et que le feu soit leur terre et leur soleil, en sorte que la terre et le firmament soient une seule et même chose dans cette opération, puisque les arcanes sont cuits et fermentés par le feu. Et, de même que le grain se pourrit dans la terre avant de pousser, puis il donne son premier fruit ; de même dans le feu se fait la destruction, et c'est là que les arcanes fermentent et délaissent leur corps et sont exaltés en un degré bien supérieur qu'avant ce

travail. Or le temps est leur calcination, leur sublimation, leur réverbération, leur solution et reconstitution, c'est-à-dire leur transmutation (ou transplantation ?), et toutes ces opérations s'accomplissent par le cours du temps. Car il y a un temps du premier monde et un autre de l'homme.

L'opération du cours céleste est admirable, car, encore que le travail de l'artiste (de l'alchimiste) soit estimé merveilleux, néanmoins ceci est digne de grande admiration que le ciel cuit, digère, humidifie, dissout et réverbère beaucoup mieux que l'alchimiste, de telle sorte que le cours du ciel enseigne le cours et régime du feu, dans l'arcane que l'on veut préparer.

Car c'est le ciel qui donne et engendre les vertus et propriétés qui sont au saphir, ce qui s'accomplit par la solution, la coagulation et la fixation. Et, dès que le Ciel travaille de cette manière jusqu'à ce qu'il ait conduit son œuvre à la perfection, il faut donc nécessairement par la même raison que l'on opère la destruction (la désagrégation) du saphir, si on veut le convertir en remède. Cette destruction se fait de cette manière : le corps doit être désagrégé et sublimé, l'arcane seul ou essence doit subsister. Quand il n'était pas encore saphir dans le sein de la terre ou minière, il n'avait pas encore en lui l'arcane (c'est-à-dire la qualité et propriété), laquelle vertu (ainsi que la vie est insufflé dans l'homme) a été engendrée et donnée par le cours du ciel, ou infusée dans cette matière.

Il faut donc ôter et séparer le corps (parce qu'il em-

poisonne l'arcane), de même que la semence ne germe pas si elle ne pourrit pas. La corruption n'est que la putréfaction du corps, mais nullement celle de l'arcane qu'il contient.

Il en est de même avec le saphir, on réduit pour ainsi dire son corps à corruption pour en obtenir toute la vertu et l'*arcane* qu'il renferme et qu'il tient du ciel. Or la destruction s'obtient par les mêmes moyens, par lesquels il a été composé.

Le grain mis en terre y reste longtemps et ne produit pas d'épi sans beaucoup de travail et d'art de la nature ; car il accomplit là un élixir et une souveraine fermentation, qui est nécessaire et requise dans toutes les choses accomplies par la nature. La digestion s'accomplit, puis après la végétation.

Celui donc qui veut travailler comme la nature, doit suivre la même voie, autrement il n'agira que comme un cuisinier maladroit et grossier qui prépare de sales débardements de juillets ou des potages mal apprêtés. *Car la Nature veut qu'en toutes choses la préparation faite par l'homme soit semblable à la sienne propre.*

C'est-à-dire que nous devons l'imiter et non agir à notre guise et à notre fantaisie propres.

Or touchons à un point. Que digèrent, fermentent, putréfient, calcinent et exaltent nos apothicaires et nos grands docteurs médecins ? Rien, et cela pour toutes choses ; sinon qu'ils font une quantité de juillets et les donnent à boire. Et par telles potions et autres apozèmes ils trompent habilement les personnes. Comment peut vivre un médecin et régner en cette

qualité qui ne connaît ni la mesure, ni la force de la Nature, ou plutôt qui peut se confier à lui. Car le médecin ne peut être qu'un homme bien versé et savant dans les choses naturelles et qui connaît parfaitement bien les propriétés, les essences et les forces de la Nature. Or, s'il ignore la composition des choses de la nature, que pourra-t-il savoir de leur dissolution ?

Notez bien qu'il faut résoudre et rétrograder en de telles opérations (1). Et tout ce que la Nature a fait en son progrès, il faut le résoudre et le rétrograder de degré en degré, en réitérant s'il est nécessaire. Que si vous et moi ignorons de tels principes, nous ne sommes ni plus habiles, ni dignes de plus d'estime que des ânes et des ignorants. Parlons ici sérieusement (2). Que pensez-vous tirer et extraire de bon de l'alun selon vos procédés; et, cependant, dans l'alun sont contenues certainement de grandes vertus et propriétés, tant pour les maladies internes que pour les opérations chirurgicales. Or qui pourra s'en servir pour les usages auxquels il est utile, quand il aura été préparé communément (d'une manière grossière) par nos apothicaires. On peut en dire autant de la *Mumie* (3). Mais où la chercher ? Au delà de la mer, chez les Barbares ? O simples et ignorants que vous êtes ? Mais elle est devant vos maisons et entre vos

---

(1) Ce qui veut dire qu'il faut accomplir *à rebours*, en sens inverse, les œuvres de la nature; la suite indique clairement pour nous le sens que nous signalons au lecteur.

(2) Traduction littérale : *Parlons ici qui vaille*, dit le texte latin.

(3) Pour *Momie*.

murailles; mais, comme vous ignorez la chimie, vous ne pouvez de même connaître les mystères de la nature. Croyez-vous que parce que vous connaissez Avicenne, Galien, Savonarole, Ugon, vous n'avez plus rien à faire, plus rien à apprendre? Tous leurs discours et raisons sont choses puériles et vaines, et, en dehors des *arcanes* susdites, personne ne peut savoir ce qui est contenu et caché sous la clef de la Nature.

Consultez tous vos écrivains et docteurs, et veuillez me dire d'après eux la vertu et valeur des coraux, et bien que vous en ayez quelque connaissance et que vous discouriez beaucoup de leurs propriétés. Mais, quand il faut prouver ces mêmes propriétés, par de bonnes raisons philosophiques (Hermétiques), il vous est absolument impossible de justifier en quoi que ce soit la moindre de leurs vertus, parce que le procédé de l'arcane n'est nullement écrit par ces auteurs. Mais, quand on a l'arcane par la chimie, on possède alors la vraie notion (la vérité) de leurs vertus. Et vous êtes si peu savants et tellement niais (simples, bêtes) que vous êtes persuadés qu'il ne faut pas d'autres préparations qu'une simple pulvérisation, que vous tamisez ensuite (dites-vous), et l'on fait une poudre de dragée avec du sucre.

Tout ce que Pline, Dioscoride et les autres ont écrit sur les coraux, ils ne l'ont jamais expérimenté; mais ils l'ont appris de quelques personnes nobles et curieuses qui ont eu connaissance des propriétés et vertus des choses naturelles. Ensuite ces gens ont composé des livres pleins de flatteries et d'alléchantes paroles pour attirer les lecteurs.

Mais vous autres, médecins, faites voir par de bonnes et solides raisons que ce que vos auteurs ont écrit est la vérité. C'est la vérité, c'est possible, mais vous ne savez ni comment ni pourquoi. Et vous ne pouvez prouver les écrits de ceux desquels vous tirez gloire et dont vous vous honorez être disciples et docteurs de leur doctrine.

Hermès et Archelaüs ont laissé dans leurs écrits de véritables renseignements sur les grandes vertus et propriétés des choses naturelles. Mais vous, vous ignorez la cause de telles vertus, ni comme elles sont en ces simples, si elles sont jaunes ou vertes. Et, cependant, vous vous qualifiez maîtres des choses de la Nature, quoique vous les ignoriez totalement. Que dis-je ? Vous avez lu plusieurs autres livres, et vous avez étudié chez les *Universiteux ;* mais hélas ! vous n'avez obtenu aucun bon résultat ! Ce sont discours ampoulés, rehaussés de belles et élégantes paroles, et puis, plus rien ! Cependant le pauvre fiévreux souffre (*pâtit*) sous le poids de votre ignorance.

Que disent les autres alchimistes et philosophes, ou plutôt que ne disent-ils pas des vertus du mercure ? Certes, ils en ont dit de grandes choses et que j'ose assurer être vraies ; mais vous autres vous ignorez comment il les faut faire véritables ; vous en ignorez, Dieu merci, les préparations.

Pourquoi donc toujours clabauder et crier ? Car vous, vos académies et docteurs, n'êtes que des écoliers, d'autant que vous ne faites rien que lire dans vos livres. Cela est en celui-ci, cela est dans cet autre ; ceci est noir, cela vert, etc. Si vous en voulez davan-

tage : Par mon Dieu, je n'en sais rien, je le trouve ainsi par écrit ; et de fait, s'il n'y avait point de livres, tu ne saurais rien.

Pensez-vous donc que je puisse établir sans bonnes raisons en ce lieu le fondement de la médecine en l'alchimie ; attendu qu'elle me fait connaître ce que vous ne pouvez prouver, bien que ce soit la vérité. Ne doit-on pas estimer grandement une telle science et la produire au grand jour pour l'utilité du public ? Ne sera-t-elle pas à bon droit le fondement certain du vrai médecin, puisqu'elle prouve et confirme sa science ?

Que vous semble de celui qui dit : Sérapion, Mesuë (1), Rhasis, Pline, Dioscoride, Macer écrivent sur la verveine qu'elle est utile en ceci et en cela, et bien qu'ils ne puissent prouver ce qu'il dit : Je le sais bien, je sais bien ce qu'il en est, dira-t-il. Mais considérez donc s'il ne vaut pas mieux prouver ce qui est vrai sur les choses de la Nature.

---

(1) Il y a eu deux médecins arabes du nom de Mezuè ou Mesué. — L'un, Abou-Zacharia Yahiahs ben-Masouïah, appelé communément Jean, est né au bourg de Khouz, près de Ninive, vers 776 ; il est mort à Bagdad en 855 ou 857. Il était fils d'un nestorien Georges Marsouïah, préparateur à l'École médicale de Dehoud Châpoura en Perse. Il commença à étudier les lettres et la théologie chrétiennes sous le patriarche Thimothée ; mais, un peu plus tard, Mesuë ayant trouvé un protecteur dans Gabriel ben Bakteju, il embrassa la carrière médicale.

L'autre Mesué est celui auquel Paracelse fait allusion ; c'était également un médecin arabe, né à Mardin, en Mésopotamie, en 928, et mort en Egypte très âgé, en 1018. Il étudia la médecine et les sciences avec Avicenne dans les Écoles d'Ispahan et de Vishapour. Il était chrétien de la secte des Jacobites. — Son plus grand ouvrage a pour titre : *Traité de matière médicale* par Jean Mesué de Damas, in-8, Lyon, 1548.

Mais tu ne peux agir ainsi, sans l'alchimie et, bien que tu aies beaucoup lu et beaucoup étudié, ta science est inutile à cet égard.

Qui est celui qui voudrait interpréter en mauvaise part (lisant mes œuvres) si je prends tant de peine à t'expliquer et inculquer en ton esprit ces choses ? Car tu n'as nullement la science et les secrets dont tu parles et tu te glorifies ! !...

Mais, viens ici, et dis-moi, quand l'aimant n'attire plus le fer, ce qui en est la cause ? Et quand l'ellébore ne fait point vomir, quelle en est la cause ? Tu connais bien ce qui fait vomir et qui relâche le ventre, mais quand il faut venir aux *arcanes* dont nous avons parlé ci-dessus (lesquels guérissent sans faire vomir et aller à la selle), tu es en ceci plus simple et plus ignorant qu'un vendeur de cuillères de bois.

Dis-moi donc auxquels il faut plutôt ajouter foi : à ceux qui ont annoté et remarqué les secrets des choses naturelles et ne les ont pu prouver, ou bien à ceux qui les ont prouvés par expériences et ne les ont pas consignés dans des livres.

N'est-il pas vrai que Pline n'a jamais rien prouvé ? Qu'a-t-il donc écrit ? Ce qu'il a pu apprendre des alchimistes et, si tu ne connais point les travaux de ceux-ci, tu es un parfait ignorant et un fort inhabile médecin.

Il importe donc grandement, en médecine, d'être bien savant et versé en chimie, en raison de la quantité et grandeur des propriétés et vertus secrètes qui sont cachées dans le sein des choses de la nature, que personne ne peut parfaitement connaître, si la chi-

mie par son art ne les découvre et ne les extrait. Autrement, c'est comme si quelqu'un, voyant en hiver un arbre dépouillé de ses feuilles, était obligé d'attendre le printemps et l'été pour connaître par l'un la qualité de cet arbre et par l'autre ses propriétés; il lui faut découvrir premièrement les locustes (1), puis les feuilles, les fleurs et enfin le fruit, et s'il n'y a encore autre chose dans cet arbre !

Pareillement, la vertu renfermée dans les choses naturelles est cachée à l'homme et ne peut lui être décelée ni apprise par aucun autre moyen que par la chimie.

Et, attendu que l'alchimiste sait si bien mettre au jour les choses qui sont cachées en la nature, il faut savoir que les vertus sont diverses si elles proviennent des cimes ou locustes, des feuilles, des fruits mûrs ou de fruits non mûrs, et ceci est très admirable, par exemple : le dernier fruit de l'arbre est tout à fait différent du premier, non seulement par sa forme, mais aussi par ses propriétés, et dès lors il y a lieu de savoir bien discerner les premiers des derniers.

Et, attendu que la Nature est telle dans sa manière de faire, il est bon de savoir que l'alchimiste opère de la même façon en toutes choses, après que la nature a accompli son opération, de sorte que le procédé de la nature conserve encore son goût dans la main et dans le travail de l'alchimiste; par exemple en ce qui concerne le thym, la marjolaine et autres simples.

Tu peux donc voir que chaque chose n'a pas uni-

(1) Sommet des arbres, extrémité des tiges ou des pousses.

quement une seule vertu en soi, mais plusieurs ; comme les fleurs qui n'ont pas une seule couleur, mais plusieurs ; cependant elles sont toutes en une seule plante, et chacune d'elles est en degré souverain ; il faut entendre de même les vertus diverses que possèdent les choses.

(*A suivre.*) ERNEST BOSC.

BÉATITUDES

I

Heureux les humbles de cœur ; heureux celui qui est humble, car c'est lui dont on aura pitié. Comment rendre cela *vivant*, comment faire connaître à tous cette voie si étroite qui mène à l'Infini, cette voûte si basse qui conduit à un ruissellement d'étoiles, à un éblouissement de lueurs ? Oh ! quelle profondeur de joie, quelle immense, quelle éternelle beauté, dans un cœur vraiment humble, dans une âme qui sent réellement que tout lui est supérieur en quelque chose et qu'elle n'est au-dessus de rien ! dans une âme si profondément repliée en l'abîme intérieur, qu'elle est au niveau de la pierre même, mais aussi au niveau de l'étoile, car ce qui est en bas est comme ce qui est en haut !

Adorable splendeur de l'humilité, force toujours grandissante, ombre d'où surgit tant de lumière,

combien d'êtres voudraient connaître le sentier qui mène vers toi ! — O mon frère, toi dont l'heure est venue, écoute ; que mon humble voix pénètre jusqu'à la mystérieuse demeure où nulle parole de science humaine ne parvient.

Si la blancheur de ton âme veut éviter les taches sombres et augmenter sa lumière, que le miroir où elle se reflète reste toujours dans l'obscurité. Ne reviens jamais dans le palais sombre que tu quittas avec tant de peine, recherche sans cesse la voie que tu ne connais pas encore et sache bien que la vraie lumière n'éclaira les âmes aînées que parce qu'elles ne connaissaient point leur splendeur.

Si tu veux parvenir à la porte d'or et qu'elle ne reste pas fermée à ton appel, apprends à aimer les épines qui ensanglantèrent tes pas, car elles furent INVISIBLES ; apprends aussi à *désirer* ces ténèbres qui ensevelirent en leur voile tes souffrances, tes combats et ta victoire.

Élève de tes propres mains un mur entre toi et celui que tu as servi, entre toi et toi-même ; ô mon frère, que la fleur pousse et grandisse sans qu'on en voie la racine ; le soleil invisible saura bien la reconnaître et la réchauffer.

Ignore-toi et tu seras connu ; oublie-toi et on se souviendra ; sois dans l'ombre et tu connaîtras la lumière qui ne s'éteint jamais.

Que la profondeur mystérieuse qui est en toi ne t'effraye pas ; penche-toi sur l'abîme sombre de ton âme ; disparais en toi-même ; que les ténèbres t'ensevelissent, que l'Amour même te semble inaccessible ;

que le but t'apparaisse dans des lointains de rêve, alors, tu seras bien près, ô mon frère, de ce chemin si étroit qui mène à l'Infini, de cette voûte si basse qui conduit à un ruissellement d'étoiles, à un éblouissement de lueurs.

II

Heureux ceux qui pleurent, car leurs larmes seront séchées! Heureux ceux qui souffrent, car ils seront consolés! — Force irrésistible des larmes, plaies sanglantes, croix qui éclairez la terre, efforts du sacrifice, dressez-vous devant celui qui prie! Éternelle voie de la douleur, sois ouverte! Roses, ayez des épines ! Montagnes, soyez inaccessibles! Cieux, ne soyez plus resplendissants, ceux qui suivent l'Agneau vous appellent! O Souffrance, tu as passé, et voici celui qui blasphémait béni, celui qui était tombé dans les ténèbres remonté vers la lumière. O passant, prends cet appui pour franchir l'abîme, si tu veux sûrement parvenir à l'autre bord. O voyageur, que l'apparente rudesse de ton guide ne t'éloigne pas de lui, c'est ton seul ami. Et toi, pauvre enfant qui pleure, vois comme tes larmes se sont changées en précieuses étoiles. Souviens-toi ! Oh ! si tu pouvais, si tu savais voir... Là-haut, très haut, bien loin de tout regard mortel, dans l'éternel rayonnement du Principe, gardé par des esprits resplendissants dont les mystérieuses ailes effleurèrent parfois ton front pur, s'élève un palais dont rien ne peut te révéler

l'éclat. C'est là que sont gardées tes larmes, c'est là que s'agrandit ton trésor. Murmures bénis de la prière, harmonieux efforts des bons, adorable sagesse des purs, vous n'avez qu'un seul but : augmenter sans cesse ce trésor céleste dont les larmes sont les plus purs joyaux.

Et maintenant, courageux et fort enfant, tu as vécu Bien des fois, du mystérieux trésor ignoré de toi d'invisibles secours te furent envoyés... Homme, tu pleures encore ! et tes larmes retombent sur ton cœur en pluie fécondante. Oh ! ne les maudis pas... ton cœur s'ouvre... le germe tombe... et la main qui te console te grandit. Sois heureux, car tu as souffert, tu as reconnu ta faiblesse et tu as appelé la force inconnue... L'heure est venue... Vieillard, les ancêtres t'appellent... hélas ! tu pleures encore... Sois heureux !... Force invisible des larmes, plaies sanglantes, croix qui éclairez la terre, efforts du sacrifice, venez à lui, il est consolé.

PHANEG.

La reproduction des articles inédits publiés par *l'Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

Jésus de Nazareth[1]

Il est des sujets qu'on peut traiter sans grande réflexion et au moyen du secours d'une érudition moyenne. Il en est d'autres pour l'étude desquels la crainte de jeter des intelligences dans l'erreur est un obstacle souvent insurmontable.

Quand on traverse la phase d'évolution intellectuelle où le matérialisme semble la vérité intégrale, on bavarde aussi bien sur la question du Christ que sur celle de l'existence de Zoroastre. A ce moment, on est très orgueilleux et on sait d'autant moins de vérité qu'on se figure en posséder davantage.

Puis on perçoit un coin de la science vivante, on fouille des masses de livres, on accumule des montagnes de renseignements sur toutes les traditions religieuses, superstitieuses, littéraires ou scientifiques

(1) A propos de *la Vie ésotérique de Jésus de Nazareth et Origines orientales du christianisme*, par M. Ernest Bosc, 1 vol. in-8. — Prix : 8 fr.

qu'on peut assimiler. On a créé des idées qu'on croit originales en assemblant les écrits les plus divers. On ramasse la poussière des tombeaux pour en bâtir sa petite construction d'enfant. On se nourrit des idées des autres et l'on ne vit pas encore par soi-même.

A ce moment d'évolution, écrire un ouvrage sur le Christ paraît déjà hérissé de mille difficultés, pour ne pas refaire ce qui a été fait cent fois.

Puis l'évolution se poursuit, on prend conscience de la vie sur différents plans, conscience non plus intellectuelle seulement, mais *expérimentale* ; on sort de la métaphysique et de ses stériles classifications, on quitte la poussière des tombeaux pour respirer la principe même qui, jadis, anima les ossements, et, en même temps, on prend conscience d'un facteur jusque-là inconnu : *la responsabilité effective* de chaque écrivain vis-à-vis du sens donné à l'esprit de ses lecteurs ; *la responsabilité terrible* de celui qui croit être un maître et qui, se croyant tel, devient responsable de l'évolution des esprits de ceux qu'il choisit comme disciples.

Alors, en face des principes de la vie qu'on perçoit directement, en face des responsabilités effectives que crée le moindre pouvoir, on n'aspire plus qu'à une chose : devenir un pauvre et humble élève, descendre des hauteurs et respecter avec amour ce qui est respectable.

Jésus dans son appel au Père dit : *Que Ton Nom soit sanctifié.*

N'est-ce pas dire que ce nom incommunicable ne doit pas être profané? Que c'est seulement dans les

centres purifiés, dans les sanctuaires qu'il doit être révélé? Que le sanctuaire soit un cœur de pécheur ou un œil de lecteur, peu importe. La profanation ne doit pas être possible dans un centre plus que dans l'autre.

Et le clergé qui se sert de ce nom pour battre monnaie sera peut-être aussi sévèrement jugé que le magicien qui l'utilise pour dompter les esprits nécessaires à la satisfaction de bas instincts. Je dis *peut-être*, car nous n'avons pas le droit de juger nous-mêmes notre frère et nous ne savons pas si nous n'avons pas fait tout le mal pour lequel nous demandons condamnation.

Voilà pourquoi la question du Christ est d'autant plus difficile à traiter qu'on a perçu davantage le plan de la science vivante, même comme chétif élève, et voilà pourquoi M. Renan mesurera très tranquillement le Golgotha avec son parapluie, suivant un mot de l'auteur des *Missions*, alors que Saint-Yves d'Alveydre déchirera, comme encore insuffisant, le chapitre de la *Mission des Juifs* consacré à Jésus, et voilà quinze ans qu'il le réécrit dans la douleur, la méditation et l'adoration respectueuse.

Toutes ces idées nous sont venues à la lecture d'un livre qui vient de paraître sous la signature bien connue de M. Ernest Bosc et intitulé : *Vie ésotérique de Jésus de Nazareth et Origines orientales du christianisme.*

Ce livre renferme, à mon avis, d'excellents documents historiques, de remarquables recherches d'érudition concernant les Esséniens, et à ce titre il mérite

une lecture attentive. Mais, l'auteur est trop mon ami pour que je ne lui dise pas ici ma franche opinion : il n'enseigne, d'après moi, rien que des erreurs sur le vie *non historique* de Notre-Seigneur Jésus Christ, puisque tel est le sujet du volume qui aurait dû être intitulé Vie NON PUBLIQUE de Jésus et non pas VIE ÉSOTÉRIQUE, car cette dernière a évolué et évolue encore sur un autre plan que le plan physique. L'histoire n'a rien à y voir.

Et je saisirai cette occasion qui m'est offerte d'exposer mes idées sur cette question du Christ, d'abord pour le défendre, comme un pauvre soldat, perdu dans un coin de la bataille, défend son drapeau, ensuite pour expliquer une bonne fois à nos lecteurs comment on peut chercher à être un soldat du Christ, sans être clérical ni bigot, et pourquoi les véritables Rose-Croix et les Martinistes ont toujours soutenu l'identité absolue du Verbe éternel, du Logos et de l'Individu dans lequel le verbe s'est incarné en la personne de Jésus de Nazareth, Dieu venu en chair.

Cette affirmation, à notre époque, demande comme corollaire les études suivantes :

1° La personnalité de Jésus a-t-elle existé sur terre ?

2° Jésus est-il un homme évolué ou le Verbe incarné ?

3° Jésus a-t-il une existence métaphysique ou est-il un Principe vivant et actuellement agissant par rapport à nos actions terrestres et à l'histoire des peuples ?

4° Qu'est-ce que la *vie ésotérique* de Jésus et que peut-on dire sur sa *vie non publique* ?

Telles sont les questions soulevées, avec quelques

autres, par le livre de M. Ernest Bosc et sur lesquelles nous dirons quelques mots, car une étude complète demanderait uns cadre trop considérable.

*
* *

1° *La personnalité de Jésus a-t-elle existé sur terre ?*

Supposons que nous parlions à des profanes pour lesquels il faut des preuves de plan physique ; car il est impossible à un initié digne de ce nom de nier ce qui illumine le plan Divin, autant qu'il est impossible à un non-aveugle de la terre de nier le soleil.

Nous allons donc faire appel aux preuves historiques et nous nous efforcerons d'être plus difficiles que les plus exigeants des critiques.

M. Bosc réfute, avec raison, dans son chapitre II, un article de Mme H.-P. Blavatsky sur la personnalité de Jésus dont elle niait l'existence physique. C'est à la suite de cet article que j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de cette femme extraordinaire qu'était Mme Blavatsky et que j'ai eu l'occasion de discuter de longues heures sur ce sujet avec elle à Londres.

Ayant étudié l'ésotérisme chrétien avec un moine du mont Athos, Mme Blavatsky a parfaitement posé la différence des deux principes *Chrestos* et *Christos* qui sont une des clefs de cet ésotérisme. Mais elle raisonnait autant avec ses passions qu'avec des arguments, et la discussion courtoise que j'ai eue avec elle venait justement de ce fait que, comme Martiniste, j'avais sur le Christ des opinions tout à fait différentes de la plupart des membres de la Société théosophique d'alors.

Or, pour affirmer l'existence de la personnalité du

Christ, nous allons éliminer en tant que critique :

1° Les Évangiles dont nous ne tiendrons pas compte au point de vue critique pour ce sujet, alors que nous les considérons comme la lumière vivante pour tous les autres ;

2° Les Théologiens et les Pères de l'Église avec tous leurs arguments métaphysiques ;

3° Les œuvres des gnostiques et de tous les chrétiens intéressés à soutenir l'existence terrestre du Verbe. Qu'est-ce qui nous reste ?

Les œuvres des païens et celles des ennemis du Christ : les Juifs.

M. Bosc cite Josèphe (p. 67), Tacite (p. 69), Suétone (p. 70). S'appuyant sur ces auteurs, il affirme l'existence terrestre de Jésus, et de cela nous le félicitons tout spécialement. Ce sont là des arguments sérieux ; mais il ne faut pas oublier que certains critiques de mauvaise foi ont prétendu que ces passages étaient *interpolés !*

L'interpolation est un argument très usité dans les Académies. Je ne me rappelle plus quel était l'égyptologue qui, ne pouvant pas expliquer avec son système un hiéroglyphe, alors que tous les autres du monument s'expliquaient facilement, se demandait si ledit hiéroglyphe n'était pas *interpolé ?* Une interpolation gravée à 10 mètres de hauteur sur un obélisque ! Comme c'est beau !

Or, je signalerai à M. Bosc un texte peu connu qui ne peut pas être considéré comme interpolé puisqu'il ne figure que dans les œuvres des ennemis de Jésus : les Talmudistes, et que ledit texte se refère unique-

ment à une question de jurisprudence. Voici ce texte :

« Talmud de Babylone (*Synhedrin*, p. 67), Talmud de Jérusalem (*Sanhedrin*, VII, XVI, p. 25), traitent de ce mode de témoignage dans les procès criminels et, en les présentant comme loi traditionnelle, ILS CITENT SEULEMENT LE PROCÈS DE JÉSUS dans lequel il a été mis en usage. »

(Graetz, *Sinaï et Golgotha*, p. 338, cité par Hippolyte Rodrigues, *Le Roi des Juifs*, p. 245.)

Ce texte a une importance capitale, car il prouve péremptoirement l'existence du personnage qui a été l'objet de cette jurisprudence toute spéciale.

Outre ce document, il y a celui sur lequel s'appuie Éliphas Lévi et que M. Bosc croit essénien. C'est un livre écrit par les rabbins de la Synagogne contre le Christ et il s'appelle le « Livre de l'Imposteur », *Sepher Toldos Jeschouah*. Il est tout à fait pharisien et absolument antichrétien. Toutes les histoires ignobles et les calomnies portées contre Jésus et sa famille sont puisées dans ce recueil. Mais tout mauvais qu'il soit, il affirme, de par le témoignage des ennemis mêmes du Christ, deux faits importants :

1° L'existence en tant qu'individu du Christ ;

2° La réalité de ses miracles.

En résumé, si nous abandonnons aux critiques les Évangiles, les Théologiens, les Pères de l'Église et les Gnostiques ainsi que tous les Chrétiens, il nous reste la preuve absolue de l'existence historique de Jésus fournie :

1° Par les païens ;

2° Par les rabbins contemporains ;
3° Par le Talmud.
Cela nous suffit.

*
* *

2° *Jésus est-il un homme évolué ou le Verbe incarné?*

Dans toutes les écoles rattachées de plus ou moins loin à la tradition orientale et, par suite, non chrétienne, de même que dans beaucoup de centres pythagoriciens, on dit aux néophytes ceci :

« Tout homme possède en lui une étincelle divine venue du Logos ou Verbe divin. Il suffit de développer cette étincelle pour devenir Christ. Jésus a fait ainsi et il est un homme évolué à son maximum. Voilà tout. »

C'est à cette tradition que se range M. Bosc, et son livre n'a pour but que de nous montrer qu'en plus c'est en Orient que Jésus aurait été chercher un centre capable de lui développer son étincelle divine.

A notre avis, et d'après tous les enseignements des véritables Rose-Croix et des fraternités occidentales, c'est une erreur.

Pour les Hermétistes illuminés comme pour Jacob Bœhm, Swedenborg et Claude de Saint-Martin, Jésus est le Principe-Verbe involué, c'est-à-dire venu en chair et non pas une chair humaine divinisée.

Leur opinion, outre le résultat des visions directes dans l'invisible dont nous ne parlons pas ici par principe, est établie sur ce fait que, seul de tous les révélateurs venus sur terre, Jésus a passé à travers la

mort et est revenu *dans le même corps qui avait subi la mort terrestre*, montrant ainsi le néant des terreurs humaines concernant ce passage d'un plan à l'autre. Ni Bouddha, ni Moïse, ni aucun de ceux qu'on a voulu mettre en parallèle avec le Réparateur et qui étaient, eux, des hommes évolués, aucun de ceux-là n'a pu franchir la porte des morts et revenir dans la même enveloppe charnelle. Par la réincarnation, par la substitution des corps, il est possible de continuer une vie physique comme le fait le Dalaï-Lama ; mais le principe de l'existence peut seul animer de nouveau un corps blessé et torturé, car il ne s'agit pas ici d'une léthargie volontaire comme ont essayé de l'insinuer les critiques déconcertées par cette résurrection.

Le fait énoncé, il est nécessaire de parler de cette objection que l'Absolu ne peut pas se particulariser et que le Verbe ne peut s'incarner dans un point de l'espace et dans un cycle du temps.

Cette objection aurait peut-être quelque valeur si le temps et l'espace, tels que les conçoivent les hommes incarnés, existaient par l'Absolu et si Jacob Bœhm lui-même n'avait pas insisté pour expliquer que tout ce qu'il décrivait avec les formes de temps et d'espace terrestres ne s'accomplissait sans aucun de ces facteurs en l'Absolu.

Le Verbe peut venir manifester son Principe dans un point de l'espace sans cesser en rien d'être en l'Absolu, puisque ce point particulier se confond à tous moments avec lui-même. Claude de Saint-Martin a consacré bien des pages à montrer que l'homme de chair matérialisé par la chute de l'Adam Kadmon ne

pouvait être « réparé en son essence que par un Principe non humain venant se fondre avec sa nature. Et, par cette fusion, le Principe accepte toutes les conditions d'existence terrestre, y compris l'oubli du plan divin et l'angoisse de l'abandon du Père. Pour bien résoudre ce problème, il faudrait savoir si un seul corps physique suffit à la force et à l'activité de l'esprit d'un homme, et cela, nous ne le savons pas. Nous répondrons plus tard à l'objection tirée de l'histoire de Krishna, objection dont l'archéomètre de Saint-Yves d'Alveydre montre toutes les clefs.

A l'École de Lyon, le Dr Philippe a fait l'expérience suivante pour montrer l'inanité du temps et de l'espace dans un certain plan : il a fait tirer un coup de fusil vers un arbre où il n'y avait rien et un oiseau qui se trouvait assez loin derrière le tireur a été atteint comme si on avait tiré dans le sens diamétralement opposé. Le même maître m'a permis, lors d'un de mes derniers voyages, de faire toucher à une jeune fille le front de sa sœur malade qui se trouvait à 2 kilomètres de distance et de la guérir par ce procédé. Cette action au loin est connue de beaucoup de magnétiseurs et c'est un pouvoir des plus rudimentaires. Sa théorie est seule intéressante pour le sujet qui nous occupe.

*
* *

Jésus a-t-il une existence métaphysique ou est-il un Principe vivant et actuellement agissant par rapport à nos actions terrestres et à l'histoire des peuples ?

Beaucoup de personnes se figurent le Verbe comme un Principe placé au-dessus des nuages, auquel on

parle rarement en se mettant à genoux et en lui disant des paroles qu'on récite par cœur sans les penser et surtout sans vérifier si elles correspondent bien à nos pensées. D'autres, fréquentant assidûment les Églises, pensent qu'il a délégué, depuis sa venue sur terre, tous ses pouvoirs aux prêtres et particulièrement aux prêtres catholiques, et que désobéir à ceux-ci c'est désobéir à Dieu. Enfin, les esprits plus éclairés admettent bien une action du plan divin sur les bonnes actions et les bonnes pensées ; mais ne vont pas plus loin.

Je regrette que M. Bosc n'ait pas commenté l'ouvrage de *Lacuria* sur les « Harmonies de l'Être exprimées par les nombres ». Il y aurait trouvé des éclaircissements très importants pour son chapitre de la Personnalité de Jésus. Il y aurait vu surtout que le Verbe créateur est un Principe intimement lié à toutes les manifestations vivantes de la nature et que rien, dans aucun plan, ne recevrait la vie sans un sacrifice permanent du Père, rien ne recevrait la faculté d'action et de réflexion créatrice sans un sacrifice permanent du Verbe, et rien ne recevrait la lumière de la sensibilité et de l'intelligence sans une action constante de l'Esprit divin.

Et qu'on ne vienne pas ici nous accuser de panthéisme, car ces actions et ces assistances du divin se font en dehors de sa personnalité propre, comme la mère qui allaite son enfant n'est pas forcée d'être l'intelligence de cet enfant tout en lui donnant la vie et la faculté de croître.

Il découle de là qu'être chrétien ce n'est pas seule-

ment écouter un prêtre ou un pasteur une fois par semaine et faire consciemment mourir ses frères par la faim ou par la calomnie les six autres jours. Ce n'est pas non plus marmotter des prières en faisant les yeux blancs dans une église. C'est vivre effectivement les enseignements du Christ écrits dans la lumière invisible de la terre depuis sa création et c'est les vivre autant individuellement que socialement.

La femme du peuple qui n'a qu'une soupe et qui la partage avec les enfants de sa voisine qui crient famine est plus chrétienne que la mondaine qui va écouter la messe pour montrer une belle toilette et qui donne un sou, en sortant, au pauvre officiel de l'église.

Et comme tout est vivant, nos actions comme nos pensées et nos désirs, l'enfant de la femme du peuple, s'il est malade, sera guéri à la moindre demande, tandis que l'enfant de la mondaine sera presque impossible à sauver malgré les neuvaines, les bénédictions d'évêque et les consultations des professeurs de médecine.

Car le principe qui s'est incarné en Jésus de Nazareth n'a pas quitté le plan physique, qu'il soit terrestre ou autre, et il est toujours là pour guérir la femme du peuple qui, se sachant rien du tout, vient toucher son vêtement. Il en est de même en social.

Un peuple qui en égorge un autre est un cambrioleur social qui assume une responsabilité terrible devant la vie-principe. Mais les peuples qui laissent égorger le faible sans intervenir sont aussi coupables presque que l'assassin,et chacun des habitants de ces

peuples sera responsable dans sa santé, dans celle de ses enfants et dans sa fortune, car le ciel ne connaît pas l'hypocrisie qui se croise les bras derrière l'apathie des gouvernants.

Quand la guerre fera chez nous les ravages qu'elle fait dans l'Afrique du Sud, il sera trop tard pour se plaindre, et c'est nous tous, Européens, qui l'auront voulu, en croyant gagner du temps et jouer un bon tour à son voisin.

Que ceux qui ont des yeux pour voir regardent et ils verront quel est le nom dans l'Invisible du principe, qui permet à une poignée de paysans chrétiens de résister aux soldats et aux canons des financiers d'Europe et de répondre par la clémence et la prière aux barbaries et aux blasphèmes des envahisseurs. *Que ceux qui ont des oreilles pour entendre* écoutent dans l'Invisible, et ils entendront la voix du Seigneur de la terre appelant les puissants et les forts au secours ou au jugement.

Mais laissons là ces choses ; nous avons voulu non pas démontrer, mais *faire sentir* l'action constante de ce principe. C'est un peu de la vie ésotérique réelle de Jésus.

Qu'est-ce que la Vie ésotérique de Jésus et que peut-on dire sur sa vie non publique ?

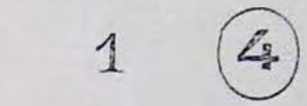
Quand la terre a été créée et est devenue capable d'être peuplée par l'humanité, chaque race a reçu la promesse d'une libération de ses chaînes et de ses voiles de chair — par l'intervention du principe créateur.

Claude de Saint-Martin a mystiquement exprimé

ce fait par la figure suivante dans laquelle 1 représente Dieu, 4 l'homme et 0 la matière.

Avant la chute tout était séparé : 1, 4, 0.

Après la chute et avant la réparation nous avions :



D'après la venue du Réparateur nous obtenons :



Dans l'Invisible le nom du principe réparateur est écrit depuis la constitution de notre planète, et l'archéomètre de Saint-Yves d'Alveydre détermine exactement que ce nom, dans toutes les civilisations, est celui de Jésus.

Dans l'Inde, l'archéomètre nous montre que le Principe s'est appelé ISHWA, le Sauveur, d'où ISHWA-RA, le Sauveur-Roi qui, plus tard, est devenu par analogie des contraires *Shavi* et *Shiva*.

En Égypte, il a été appelé OSHI le Seigneur, 1 OSHI-RI, le Seigneur-Roi. Les Païens le connaissaient sous le nom de IACCOS, et nous arrêterons là ces digressions pour ne pas être indiscrets vis-à-vis du travail admirable que le marquis de Saint-Yves mit au point depuis plusieurs années et qui constituera vraiment la clef du Verbe en action.

Il était donc impossible à un véritable voyant ou à un vrai prophète de n'importe quelle religion de lire dans « l'âme » invisible de notre planète, sans voir apparaître le nom du Sauveur, du Réparateur et de l'histoire de son sacrifice rédempteur.

Chaque race a traversé son cycle d'initiation qui la conduisait à la connaissance de ces mystères du Verbe devant s'incarner. Ce cycle comprend trois phases:

1° La phase d'initiation instinctive par les voyants;

2° La phase d'initiation cérébrale par les prophètes et les légistes;

3° La phase d'initiation cardiaque par *un envoyé de l'appartement du Verbe*, ou par le Verbe venu en chair.

Enfin, hors du cycle, la reprise, par une autre initiation, des éléments qui n'ont pas été capables de participer à la révélation précédente.

Ces trois phases sont vraies parce qu'elles se reproduisent partout, même dans le développement du corps humain ou embryologie, où nous voyons l'ectoderme et l'endoderme naître avant le mésoderme, et le bras et la main naître avant l'avant-bras, ce qui indique bien que le cycle intermédiaire ou cardiaque naît le dernier, dans toutes les phases.

Si nous considérons seulement deux races : la jaune et la blanche, nous verrons que par la première le cycle instinctif est enfermé dans la période prévédique, le cycle intellectuel dans la période védique avec les lois de Manou (Manou-Numa-Minos-Moïse-Emmanuel, noms divers de ce cycle), et le cycle de la révélation du Verbe dans la période de Krishna et du dernier Bouddha.

Dans la race blanche, le cycle de révélation directe a été celui des Patriarches avec Abraham et Melchissédec, le cycle intellectuel celui de Moïse, et le cycle verbal, celui de Jésus.

Mahomet et l'Islam sont venus reprendre en son œuvre les éléments placentaires de toutes les races, noires, jaunes, blanches, qui étaient désorbitées et qui doivent rentrer plus tard dans le cycle du Verbe.

Nous jugeons inutile de montrer que chaque section de race a vu se reproduire par elle les lois générales, comme chaque cellule voit se reproduire par elle les lois embryologiques générales. C'est le cas pour les Druides, les Étrusques, etc.

C'est donc en ignorant l'existence de ces cycles et en confondant l'évolution d'une race avec celle d'une autre qu'on en arrive à chercher à établir un parallèle ou une hiérarchie entre les divers révélateurs et à se disputer pour savoir si Manou est supérieur à Numa ou à Moïse. C'est là une question absurde pour l'initié qui sait que le même principe, celui du Père, a envoyé ces diverses manifestations de son appartement.

De même pour Jésus qui s'est *révélé* progressivement aux diverses races, jusqu'au moment où il s'est manifesté en personne dans la race synthétique ou blanche.

Considérer Jésus comme un homme évolué jusqu'au centre verbal et ayant fait ce que d'autres ont fait ou ce que d'autres feront sur terre, c'est agir en philosophe profane, en amateur de Sophie plus que de Sophia, c'est faire de l'exégèse enfantine, car cela conduit à enseigner mystérieusement que Jésus ayant réfléchi s'est réincarné pour venir diriger, dans un corps de jaune, une société d'Anglo-Américains. C'est de la dégénérescence et de l'enfantillage, car le

Réparateur de la race blanche n'a pas à involuer pour faire encore une œuvre antérieurement faite par un envoyé de son plan.

L'histoire nous montre, en effet, que chaque révélation cyclique s'est faite en même temps pour toutes les races terrestres, car nous voyons un premier cycle manifester en même temps Krishna, le premier Zoroastre, Fo-Hi, Abraham et Sanchoniaton, un second cycle produire Foe (Sakya), le deuxième Zoroastre, Moïse et Orphée, et un troisième produire Son-Mon, au Japon, Lao Tzée et Kong Tzée, en Chine, le quatrième Bouddha (Gautama) dans l'Inde, Daniel et Esdras chez les Hébreux, Pythagore en Grèce, et Numa à Rome. Les historiens peuvent ignorer ces coïncidences, les fraternités initiatiques les connaissent, et cela suffit.

Seul le cycle de Jésus est personnel : aucun autre révélateur ne vient en même temps dans les autres races; quand le Roi vient lui-même, la multiplicité des ambassadeurs devient inutile.

Que ceux qui ont les yeux et les oreilles ouverts regardent et écoutent dans l'invisible, et ils comprendront.

La lumière générée par Jésus dans « l'aura de l'Univers matériel » est si grande, son action d'avoir ouvert un chemin aux Esprits dans les barrières zodiacales est si évidente pour tout « illuminé » que chaque race a voulu accaparer un peu de cette action, comme venant d'elle-même.

De là, la prétention des Jaunes que Jésus est allé *s'initier* chez eux ! Qu'ils racontent cela à des histo-

riens ou à des amateurs d'exégèse, mais pas à des membres d'écoles où l'on apprend à vérifier l'histoire dans l'invisible, où l'on réduit les affirmations des hommes vivant sur un seul plan à leur seule valeur terrestre.

La vérité est que les lois d'évolution sont personnelles à chaque race et que chaque race est attachée à un continent dont elle suit les phases de vie et de sommeil. Quand un continent s'effondre en Occident, un autre naît en Orient, et ce n'est pas pour faire seulement plaisir aux poètes que le soleil éclaire chaque moitié de la terre séparément ; c'est pour répondre d'avance aux prétendues révélations dites « ésotériques » qui voudraient nous faire avaler des fois faites pour d'autres.

Oui, les Jaunes ont été les initiateurs terrestres, sous la conduite directe de Jésus : Iswha-Ra, il y a vingt mille ans, quand les Noirs et les Rouges, venant d'être supplantés par les Blancs, naissaient à la lumière. Oui, à cette époque, l'Asie était la grande initiatrice et c'est sur elle que reposait le pôle magnétique de la Terre.

Mais, depuis, ce pôle s'est déplacé et, avec lui, le centre véritable de la révélation. Est-ce une illusion ou est-ce de la Magie noire produite par cette « Loge des Invisibles » de bouffonne invention, que de croire que depuis les Plateaux de l'Inde on a vu le pôle de lumière s'arrêter successivement en Perse, en Égypte, en Grèce, à Rome et en France ? Il est dirigé en ce moment vers l'Amérique.

Est-ce une illusion de croire que les Indous sont en

période de Kali-Youg, d'âge noir puisqu'ils sont sous le joug de Blancs et que leur pays est occupé par « les barbares d'Occident » ?

Et, comme le soleil n'éclaire pas en même temps l'Orient et l'Occident, ainsi les lois d'évolution y sont différentes. Nous sommes en évolution grâce au Christ, nous nous élevons vers la lumière de l'Esprit à travers les meurtres, les guerres et les luttes, mais nous ne sommes pas soumis aux lois des Jaunes, dont je respecte la sagesse et le musée intellectuel, mais dont je dénie absolument toute influence sur notre race.

Voilà pourquoi Jésus n'avait rien à faire chez eux. Le Principe de toute forme, de toute lumière, de toute parole, n'avait pas à aller reprendre contact avec son essence, à trouver les races antérieurement évoluées par lui. Il avait à parcourir les divers centres terrestres habités par la race blanche, et il l'a fait pendant sa période d'existence, non encore révélée historiquement. Je n'ai pas le droit d'en dire plus long, car j'ai peut-être déjà été trop bavard, mais je serais heureux de voir ceux qui prétendent lire les clichés « Kamamanasiques » continuer ma démonstration. Ils verront alors comment un Occidental peut avoir de vrais maîtres et comment il peut être chrétien sans être forcément clérical ni jésuite.

J'ai tenu à développer assez longuement les raisons par lesquelles je suis d'un avis absolument opposé à celui de M. Ernest Bosc, concernant les prétendues origines « orientales » du christianisme.

Il y aurait, comme complément de ces idées, à voir

si l'influence de Jésus ne s'est pas continuée sur le plan physique par des Esprits venus de son plan (ou de son appartement) d'une part, et par des humbles et des modestes incarnés, élevés jusqu'à lui par la voie de l'angoisse et de la douleur. Nous aurions à voir ce que peut être un vrai chevalier du Christ en dehors de tout cléricalisme, et cela nous amènerait à voir pourquoi toutes les initiations de Rose-Croix ont un rituel strictement chrétien, bien que déclarant que le Pape est plus souvent la représentation de l'Anté-Christ que de tout autre principe. Mais tout cela allongerait par trop cette étude.

Il est défendu à un soldat de laisser confondre les ennemis avec ses propres troupes, et il doit donner l'alarme, sous peine d'une grosse responsabilité personnelle. Aussi nous avons été forcés d'expliquer aux lecteurs de l'*Initiation* nos idées bien nettes sur ce sujet brûlant... et vivant.

Autant nous féliciterons M. Bosc de ses chapitres sur les Esséniens où, à côté d'une érudition remarquable, se trouvent des recherches nouvelles et toutes personnelles, autant nous devons lui déclarer pourquoi nous différons d'avis sur sa conception du Christ et sur ses tendances à accepter les opinions des Indous sur ce sujet. Son livre mérite donc d'être lu, mais avec une très grande réserve, par tous les occultistes sérieux.

En terminant cette étude nous tenons à déclarer que les idées que nous avons exposées nous sont personnelles et que, seul, nous devons en porter toute la responsabilité, en dehors de toute société ou frater-

nité. L'Ordre martiniste tend à faire des chevaliers du Christ ; mais il n'est pas dogmatique, et chacun y développe librement sa conscience et son cœur. Mais nos lecteurs doivent comprendre pourquoi l'*Initiation*, organe des fraternités chrétiennes d'initiés, n'aurait plus de raison d'exister si elle ne cherchait pas de toutes ses forces à faire rendre au Réparateur, au Conducteur de l'Humanité vers le Père, au Christ de gloire, l'honneur et le mérite qui lui sont dus dans tous les plans. En faisant cela, nous ne faisons qu'un peu de notre devoir, car nous n'avons le droit ni de juger, ni de condamner les contradicteurs, nous ne pouvons que les amener dans le plan de lumière, et le ciel fera le reste.

PAPUS.

ÉTUDES TENTATIVES

PRÉFACE

Je me suis souvent demandé comment on pourrait écrire un livre ; non pas pour expliquer Dieu, car, cela serait une pensée presque monstrueuse, en elle-même ; mais pour rapprocher autant que possible la compréhension du Divin de notre connaissance.

Certes, Dieu est inexplicable et ceux qui veulent l'expliquer prouvent par là qu'ils ne le connaissent pas. Ceux qui le connaissent s'inclinent.

Mais il est des côtés de Dieu, des aperçus de son Être divin, qui, sans se prêter davantage que Lui-même aux explications humaines, peuvent être, pour ainsi dire, éclairés d'une manière plus acceptable qu'ils ne le sont généralement dans les traités scientifiques.

Pourquoi Dieu nous intéresse-t-Il ?

Parce que nous nous *souvenons* de Lui et que sans Lui nous ne *serions* pas.

Et cependant, nous *sommes*.

Dieu est.

Nous sommes.

Voilà de quoi nous avons conscience, voilà ce que, incessamment, nos esprits cherchent à approfondir.

Des calculs, des travaux, des démonstrations même, peuvent satisfaire les savants ; des sermons, les croyants ; mais qu'est-ce qui saurait donc remplir les *cœurs* de l'Humanité entière ?

Serait-ce l'action ?

Sans doute, tout acte, et même toute bonne volonté sincère pour le bien, mûrit le cœur ; mais il ne saurait en profiter si Dieu n'en prenait pas pitié.

Dieu guide tout homme qui cherche, et c'est en Lui demandant en toute notre humilité et toute notre ignorance de nous éclairer, que nous voulons tenter la description de certains sujets qui semblent prendre un intérêt suprême en ces jours-ci.

Ce serait surtout de Dieu et de la magie que nous voudrions parler aux cœurs de ceux qui écoutent.

Si l'homme savait ce qu'il fait lorsqu'il touche à n'importe quelle question de l'infini, il se déchausserait, comme Moïse le fit en tremblant devant le buisson ardent, sous lequel éclatait la présence de Dieu. Il laisserait ses chaussures, c'est-à-dire la *volonté propre*, en disant :

« Ayez pitié de moi, *Seigneur* ! »

« Ayez pitié de nous, *Seigneur*, et aidez-nous à voir clair dans ce que nous allons *tâcher* d'entrevoir, et *prier* de comprendre, c'est-à-dire la différence du Bien et du Mal en toutes choses. »

19 septembre 1901.

I

LA MAGIE

Dieu nous a enseigné que la magie était fausse. Pourquoi ? Parce qu'elle est volontaire.

Il y a deux sortes de magies que nous voudrions définir ainsi : 1° la magie quotidienne ; et 2° la magie agressive.

Entre ces deux-là, il n'y a pas une aussi grande différence qu'on pourrait le supposer ; elles font également commettre des crimes, l'une autant que l'autre, quoique d'une façon différente. Toutes deux ont leurs racines dans l'égoïsme, dans l'amour de sa propre personne.

Si l'énergie est une force supérieure, un don de la part de Dieu, la volonté entêtée ne l'est certainement pas.

La magie proprement dite jette le désordre et l'effroi autour d'elle, afin d'arriver au bénéfice personnel de celui qui s'en sert ; elle est donc criminelle.

L'aveuglement volontaire contre le bien d'autrui, la poursuite acharnée de son avantage à soi se réduit à la même définition de caractère : nuire à tout par sa volonté propre.

Ceci, à des degrés différents bien entendu, existe chez tout le monde, se trouve en chacun de nous.

Le magicien emploie des agents invisibles, ils se poussent mutuellement au mal volontaire ; le crimi-

nel, ou l'homme qui ne connaît pas ces moyens-là, se sert d'autres expédients, qui sont plus à sa portée. Le dernier ne s'enchaîne par la suite que dans le domaine physique ou matériel ; le premier, plus malheureux encore en ce qu'il a davantage perdu de sa personne, s'enchaîne partout où il a agi.

La souffrance, pour lui, sera répercutée par toutes ses actions, ainsi que par des échos innombrables créés de sa propre voix.

Pourquoi la magie est-elle foncièrement mauvaise à toute créature ?

Parce qu'elle *prend*, par elle-même et souvent de force, ce que Dieu ne lui accorde pas ?

Quel bien peut-il jamais résulter d'un pareil état de choses ?

Toute magie n'est pas mauvaise, dira-t-on, la magie qui produit des guérisons, par exemple ?

Puis enfin la magie des recherches scientifiques, celle-là pourrait même avoir une noble cause !

Bien certainement la *cause* est noble, mais le *moyen* d'y parvenir l'est-il autant ?

Si le ciel ne nous juge pas encore capables de recevoir et de porter un de ses secrets, que gagnons-nous en l'extorquant de force, tout en le pervertissant ?

Et si celui qui guérit un mal, étant un agent mauvais, le redouble autre part, qu'y gagnons-nous encore ?

Tout ceci n'a trait qu'à notre système solaire, car les esprits qui nous entourent ne pourraient eux-mêmes révéler que bien peu de chose, ou presque rien, sur les secrets et les lois exactes des autres sys-

tèmes plus ou moins rapprochés qui peuplent l'univers.

Mais voici où vient se placer, sous nos regards, le point le plus terrible du pouvoir de la magie. C'est celui qui devient Esprit.

Il y a telle chose divine qui, en l'exprimant par une lettre, ou par un signe, se transforme en la magie la plus terrible qui puisse exister; car il ne faut pas changer l'Esprit de plan ni de compréhension. S'il est donné à quelqu'un de comprendre l'Esprit, qu'il le comprenne comme tel, qu'il l'adore comme tel, qu'il ne cherche pas à le traduire en cercle, pantagramme ou tout autre signe.

« Tu ne te feras point d'image taillée, *ni de représentations quelconques* des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne *te prosterneras point devant elles, et tu ne les serviras point*, » fut la première loi de Moïse. (*Exode*, XX, 4-5.)

(*A suivre.*) ZHORA.

ORDRE MARTINISTE

Les Loges de Paris ont repris leurs séances dans des locaux divers. Les cartes sont, ainsi que les mots d'ordre, exigés rigoureusement des membres.

***

Une commission a été constituée au sein du Suprême Conseil à l'effet de mettre à jour le Rituel du grade de Rose + Martiniste, au moyen de la tradition et des archives. La transmission de ce grade sera exclusivement orale. Un avis spécial et personnel sera communiqué aux délégués en temps utile.

***

Une autre commission s'occupe aussi de l'établissement d'un bulletin martiniste exclusivement réservé aux délégués et aux membres des Loges de l'Ordre, et ne recevant pas d'abonnements.

Cette création est en bonne voie et, si l'on réfléchit que, ne recevant pas de cotisations et ne voulant pas d'abonnements, le Suprême Conseil supporte tous les frais matériels, on comprendra comment il lui faut le temps pour suffire à tout.

***

M. Jollivet-Castelot, directeur de l'*Hyperchimie*, docteur en hermétisme et docteur en kabbale, est nommé rédacteur de la partie initiatique de l'*Initiation*.

Société des Conférences Spiritualistes

En l'absence du Dr Papus appelé par nos amis de la province à faire une tournée de conférences désirées depuis longtemps, c'était Sédir qui présidait la réunion de no-

vembre. Après avoir annoncé le voyage du président de la Société et lui avoir souhaité bonne chance au nom de tous les adhérents, Sédir donne la parole au Dr Rozier, qui va traiter un sujet d'un intérêt considérable : la souffrance. Ceux qui ont lu les articles du Dr Rozier savent quelle érudition il possède et quelle érudition dirigée et mise au point par une pensée hautement philosophique et profondément intuitive; mais il leur manque de connaître le charme entraînant de sa parole, qui lui permet de traiter durant plus d'une heure et demie, et avec un intérêt toujours croissant, un sujet qui comporte d'aussi graves méditations que celui-ci.

C'est sur tous les plans, depuis le monde physique jusqu'au monde mental, que le Dr Rozier a étudié les formes de la souffrance. Nos lecteurs retrouveront prochainement dans l'*Initiation* cette conférence publiée *in extenso*. On peut ajouter que les applaudissements qui saluèrent la péroraison du Dr Rozier furent de franche spontanéité, de reconnaissance même, car, quand il eut fini de parler, j'en sais beaucoup qui s'apercevaient que certains côtés de leur esprit s'étaient éclairés et que certaines vérités leur étaient mieux comprises.

Avant de lever la séance Sédir annonça que la prochaine conférence serait faite par Papus et que, dans le courant de l'année, le Dr Rozier prendrait à nouveau la parole.

Vision spirituelle ou lecture de pensée?

Une question que se posent souvent ceux qui étudient les médiums à incarnation est celle de savoir s'il y a vision spirituelle dans le plan invisible ou lecture dans la pensée du consultant. Voici un fait que nous avons vérifié et qui indique bien la lecture des clichés invisibles en dehors de toute action cérébrale du consultant.

M. M... va voir « Julia » parce que sa fille est fort souffrante et que le lendemain elle doit passer un concours public qui peut avoir une grande importance pour sa carrière. Julia lui promet que le lendemain, à 3 heures juste

de l'après-midi, Mlle M... passera brillamment son concours et obtiendra la première place. Le père n'est qu'à moitié convaincu et, le lendemain, il accompagne sa fille encore souffrante. Le morceau (il s'agit de musique) du concours est si difficile que presque tous les candidats font des fautes graves. M. M... est pris d'une telle peur de voir sa fille échouer qu'il ne peut y tenir et sort de la salle. Au bout de quelques instants, *3 heures sonnent*. M. M... se souvient alors de la prédiction de « Julia », il rentre juste assez tôt pour voir sa fille terminer son morceau aux applaudissements de l'assistance et enlever la première place à l'unanimité.

LE CAS DE Mme PIPER

Les « Études psychiques » ont provoqué l'apparition de bien des revues ayant chacune un caractère particulier. Ainsi le *Bulletin de l'Institut psychique international de Paris* déguise, sous des airs pédants et des noms pompeux, son dépit de n'avoir encore pu expérimenter sérieusement aucun médium. *Le Moniteur des Études psychiques* répond bien à son titre, en s'occupant surtout de phénomènes au lieu de théories. Nous attendons avec impatience la suite des études sur « Julia ». Enfin la *Revue des Études psychiques* de M. César de Veserre a une note sérieuse et exempte de tout pédantisme.

On en jugera par l'extrait suivant que nous empruntons à son numéro de novembre et qui expose très impartialement le nouvel avatar de Mme Piper.

Les « aveux » du médium Mme Piper

Au moment même où paraissait le livre du professeur Hyslop, dont nous avons parlé dans les pages précédentes, Mme Éléonore Piper suscitait un petit scandale qui fera peut-être de la réclame à la nouvelle publication.

« Le 20 octobre, le *New-York Herald* publiait une entrevue à l'américaine avec Mme E. Piper. Le texte de l'entre-

vue nous manque ; nous ne connaissons que le résumé qui a été télégraphié au *Daily Telegraph* de Londres et qui a été reproduit par l'édition européenne du *New-York Herald* lui-même. Voilà donc les déclarations qui ont été faites par le fameux médium de Boston, sans que l'on puisse encore comprendre pour quel mobile, ce que l'on ne tardera probablement pas à connaître un jour.

« Après avoir annoncé qu'elle allait se retirer de la *Society for Psychical Research*, Mme E. Piper poursuit :

« Je n'ai jamais été spirite, pour vrai dire ; je ne crois guère que les esprits des morts aient parlé par ma bouche pendant que j'étais en état de trance. Mon état hypnotique a été examiné par des savants à Boston et à Cambridge et par la Société anglaise des recherches psychiques, lorsqu'elle me fit venir en Angleterre pour m'étudier.

« Je ne suis pas spirite et je considère avoir été uniquement un automate. Bien de curieux incidents se rapportent à mes séances avec la *Society*. Celle-ci entra en rapport avec moi de la façon la plus simple. Je vivais alors à Boston en qualité de bonne à tout faire. Un jour je dis à la servante du professeur William James, de Havard University, que je tombais en des sommeils bien bizarres, dans lesquels je disais mille choses étranges.

« Le professeur James exprima immédiatement son désir de me présenter à la Société pour les recherches psychiques. C'est ainsi que commença mon travail. D'abord, lorsque je m'asseyais sur une chaise et que je laissais tomber ma tête renversée par derrière, j'entrais en trance. Cela ne se faisait pourtant pas sans une certaine lutte. Alors, je disais des choses sans suite et je prononçais des phrases françaises détachées. Il faut dire pourtant que j'avais étudié le français pendant deux ans. J'ai été l'un des premiers sujets examinés par la *Society*.

« Par suite du temps, un homme de lettres décédé, qu'on appelle Pelham dans les comptes rendus de la Société, se personnifia en moi. Plusieurs de ses amis assurèrent qu'il leur parlait, en se servant de ma voix ou de mon écriture automatique, pendant que je demeurais en trance.

« Je n'ai jamais su avoir dit quoi que ce soit, pendant mon état hypnotique, qui ne pût être latent dans ma mé-

moire, ou dans celle de la personne qui dirigeait la séance, ou bien encore dans la mémoire de la personne qui cherchait à communiquer, par mon moyen, avec l'au-delà, ou encore dans la mémoire de n'importe qui parmi les assistants, ou enfin dans la mémoire d'une personne vivant quelque part dans le monde. »

« Le *Daily Telegraph* donne le titre suivant à l'entrevue : « Les curieux aveux d'Eléonore Piper ». Ces « aveux » ne manquent certainement pas d'être assez curieux. Mais ce qu'il y a de bien plus curieux encore, c'est que le *Daily Telegraph* d'abord, le *New-York Herald* de Paris ensuite, évidemment rédigés par des hommes qui n'ont aucune idée des études psychiques (ce qui n'a, du reste, rien d'étonnant), s'imaginèrent que le fait que Mme Piper déclarait n'être pas spirite constituait une espèce de désastre pour les spirites en général et la *Society for Psychical Research* en particulier.

« Le correspondant du *New-York Herald* à Londres interviewa M. E.-T. Bennett, secrétaire adjoint de la *Society for P. R.* au sujet de cette affaire. M. E.-T. Bennett se montra fort réservé, se bornant à faire remarquer que Mme Piper ne pouvait pas avoir quitté la Société, puisqu'elle n'en avait jamais fait partie ; elle était un simple sujet d'étude, tel qu'un modèle dans l'atelier d'un artiste.

« Il ajouta ensuite :

« La Société n'a point exprimé son opinion sur le caractère de la trance de Mme E. Piper. Elle a pris toutes les précautions pour éviter la tromperie — voilà tout. Mais les conclusions auxquelles sont parvenus individuellement quelques-uns de ses membres ne manquent assurément pas d'importance.

« La Société n'a point d'opinion collective ni dogmatique. Ainsi que son nom même l'indique, elle se borne à enquêter. Quant aux *aveux* de Mme Piper, je ne vois vraiment pas ce qu'elle a avoué... »

« Le 24 octobre, la *London Spiritualist Alliance* tenait la première de ses assemblées annuelles, et son président, M. E. Dawson-Rogers, directeur du *Light*, saisissait cette occasion pour dire deux mots de cette affaire. Il le fit avec assez d'*humour* et de finesse.

« Après avoir tiré quelques traits contre la *Society for*

Psychical Research, au sujet de l'hostilité contre l'hypothèse spirite, dont elle aurait fait preuve dans les premiers temps de son existence, et qui obligèrent Stainton Moses et l'orateur lui-même à démissionner de leur charge de membres du Conseil de la Société, M. Dawson-Rogers se réjouit de voir que bon nombre d'anciens adversaires se rapprochaient, peu à peu, aux idées qu'ils avaient d'abord si rudement bafouées. Quant à Mme Piper, M. Dawson-Rogers demande lui aussi :

« Maintenant, où sont ses *aveux* ? Elle commence par dire qu'elle n'est pas spirite. Mais jamais on ne l'avait accusée d'être spirite ; elle n'avait donc pas besoin de faire des aveux.

« Mme Piper dit qu'elle considère n'avoir été qu'un automate. Nous n'en avons jamais douté... »

« Au sujet de la troisième affirmation de Mme Piper, qu'elle n'avait jamais dit dans son état de trance des choses que quelqu'un ne pût savoir « de par le monde », M. Dawson-Rogers lut cette judicieuse remarque de la *Westminster Gazette :*

« Maintenant, si l'on met de côté l'hypothèse de la fraude, nous nous trouvons en face de deux théories : l'une, c'est que Mme Piper, en son état de trance, était une *télépathiste* transcendantale ; l'autre, c'est qu'elle était réellement contrôlée par un esprit. La première hypothèse n'est pas moins prodigieuse que la seconde, puisque, dans ce cas, il nous faudrait supposer que Mme Piper n'est pas uniquement une liseuse des pensées, mais, pour ainsi dire, une suceuse de cerveaux (*a brain-sucker*), qui aurait le pouvoir de fouiller les cerveaux de personnes absentes ou présentes et d'y pêcher des choses qui avaient été oubliées depuis longtemps. Néanmoins, voilà l'incroyable théorie qui a été adoptée par Mme Piper elle-même. »

« M. Dawson-Rogers se demande enfin si Mme Piper peut être considérée comme un juge spécialement compétent au sujet des phénomènes produits par elle-même, lorsqu'on sait qu'en se réveillant de l'état hypnotique elle ne se souvenait absolument plus de ce qui s'était passé pendant sa trance, et alors qu'elle doit s'en tenir aux comptes rendus qu'on a rédigés, tout comme les personnes qui n'ont pas assisté à la séance.

« Pour ma part, je n'ai jamais été un enthousiaste de Mme Piper. Il me suffira, pour le prouver, de citer un passage d'un article que j'ai écrit pour cette même *Revue* (1), lorsque le Dr Hodgson publia son étude sur le médium de Boston :

« J'ai dit et je répète que les phénomènes offerts par Mme Piper sont, à peu près, tels qu'ont pu en constater tous ceux qui se sont donné la peine d'expérimenter avec des médiums à effets intellectuels. La plupart de ceux qui ont assisté à une douzaine de séances médiumniques sérieuses par le vieux moyen des « tables parlantes » peuvent dire avoir obtenu des « preuves d'identité » des supposés esprits, qui valent la plus grande partie de celles rapportées par M. Hodgson. Je m'abstiens de parler des preuves plus rares et choisies que l'on peut lire en *Spirit identity* d'Oxon, dans les *Foot-falls* de R. Dale Owen, dans *Animismus und Spiritismus* d'Aksakoff, etc. Pour ne pas nous éloigner du genre de médiumnité offert par Mme Piper, je me bornerai à rappeler les phénomènes étonnants qu'offrait, en son état de trance, miss Laure Edmonds, en parlant plusieurs langues qu'elle ignorait, et en représentant parfaitement la personnalité de personnes mortes, qu'elle n'avait pas connues. Parmi ceux qui contrôlaient ces phénomènes il y avait le propre père du médium, qui connaissait sa fille bien mieux que M. Hodgson ne connaît Mme Piper, et qui, de plus, en sa qualité de juge suprême de la cour de New-York et de président du Sénat des Etats-Unis, était entouré d'une réputation et d'une autorité dont bien peu d'expérimentateurs ont jamais joui. »

« J'écrivais alors, dans un autre article paru dans l'*Archive de Psychiatrie* du professeur Lombroso, les mêmes choses à peu près (XIXe vol., IIIe fasc.).

« Malgré cela, je suis prêt à reconnaître que les aveux de Mme E. Piper sont propres à augmenter sensiblement la valeur de ces phénomènes de trance. La raison en est bien simple.

« Quand nous demandons pourquoi un médium entrancé revêt la personnalité de personnes décédées, on nous répond fort sagement que le médium est spirite, et qu'il

(1) Août 1898 ; page 187.

est tout naturel que ses croyances se reflètent sur les manifestations dues à sa subconscience. L'on ne voit guère, par exemple, ce qu'il en serait du bel ouvrage du prof. Flournoy : *Des Indes à la planète Mars*, si son médium, Mlle H. Smith, n'avait jamais cru aux esprits, à la réincarnation, à la pluralité des mondes habités et aux autres belles choses de la théologie kardécienne.

« Mais Mme Piper déclare ne pas être spirite, ne l'avoir jamais été, n'avoir jamais cru que ce sont les esprits qui parlent par sa bouche.

Et alors? Comment expliquerons-nous ceci? Devrons-nous déclarer que la conscience normale de Mme Piper est antispirite, tandis que sa subconscience est spirite convaincue ?

« Ce serait charmant. Certes, voilà qui augmente encore quelque peu les difficultés. N'importe : allons-y! avalons encore cela ; nous avons déjà donné preuve d'un si bon estomac ! La pierre d'achoppement est un peu forte, mais elle nous servira de lest contre les envolées trop faciles de notre fantaisie.

« Quant à la valeur qu'on peut attribuer au jugement de Mme Piper sur le caractère de sa propre médiumnité, il nous suffira de poser une espèce de *question préalable*, dans le dilemme suivant :

« Ou les médiums sont compétents pour juger leur propre médiumnité — et alors il faudra reconnaître que Mme Piper n'a jamais été inspirée par les esprits, mais que le médium du professeur Flournoy, et tant d'autres encore, sont réellement inspirés par les esprits, puisqu'ils croient l'être ;

« Ou les médiums ne sont pas compétents pour juger leur propre médiumnité — (ce qui est bien la vérité) — et alors le cas de Mme Piper se trouve tout tranché.

« Il n'est vraiment pas indispensable d'être bien fort en dialectique pour voir cela.

« En attendant, voilà que Mme Eléonore Piper déclare ne plus vouloir se prêter aux expérimentations de la *Society for Psychical Research*. Heureusement, elle a attendu tout juste que l'ouvrage du professeur Hyslop ait paru, et que l'on n'ait plus besoin d'elle. Le *Banner of Light* de Boston, qui nous arrive en ce moment, laisse

même entendre que c'est justement parce que la *Society* croit à présent pouvoir se passer d'elle, que Mme Piper a jugé le moment venu de publier ses *aveux*.

« Oh, si l'on peut dire !... Que le monde est donc méchant !...

« C. V. »

Bibliographie

Influence astrale (*Essai d'astrologie expérimentale*), par Paul Flambart, ancien élève de l'Ecole polytechnique, 1 vol. in-8, 3 francs.

Comme il est loin d'être démontré que la raison humaine vient de naître et que ses limites sont définitivement connues, l'auteur de cet ouvrage s'est demandé si l'on pouvait expérimentalement trouver des preuves de l'influence astrale sur l'homme.

L'époque n'étant plus aux négations systématiques et aucune réfutation expérimentale de l'astrologie n'ayant été encore faite par quelqu'un qui l'ait étudiée sérieusement, M. Flambart a cherché la part de vérité tangible qu'il pouvait y avoir dans une science défendue par les génies les plus complets des temps anciens, ainsi que par un certain nombre de savants des temps modernes. Il indique la voie expérimentale à suivre pour vérifier le côté sérieux d'une science où tout n'est pas illusoire, comme il le prouve en savant autant qu'en philosophe.

Ses points d'appui principaux sont les suivants :

1° La ressemblance atavique des positions des planètes à la nativité chez plusieurs membres d'une même famille le porte à conclure qu'on ne naît pas à n'importe quel moment, mais bien sous un ciel conforme à celui des parents ;

2° Un autre point d'appui expérimental réside dans la possibilité de résoudre le problème inverse de l'astrologie ; autrement dit, de retrouver l'heure de naissance d'une personne que l'on connaît par le secours seul des lois à contrôler ;

Si l'on peut réussir, la fin ici doit justifier les moyens.

3° La distinction aisée des cas bien tranchés relativement aux facultés innées est une preuve non moins sûre que les deux précédentes.

M. Paul Flambart entreprend ensuite un mode d'explication de l'influence astrale, absolument conforme à la théorie dynamique des vibrations qui est toute la physique contemporaine. Les astres nous envoient des rayons lumineux et, par conséquent, un ensemble plus ou moins compliqué de vibrations qui doivent nous influencer dans une certaine mesure. A la nativité, le magnétisme astral ambiant, caractérisé par les positions des astres, sert en quelque sorte de tonique au magnétisme humain en formation d'individualité chez le nouveau-né.

L'auteur d'*Influence astrale* montre encore l'analogie frappante qu'on trouve entre la musique et l'astrologie par la représentation graphique de leurs lois. Cette analogie avait d'ailleurs inspiré à Képler son traité des *Harmonies du monde* qui parait être resté généralement incompris.

Les conséquences philosophiques qui découlent de l'étude précédente étant de première importance, M. Flambart s'est attaché à en montrer les horizons devant lesquels on ne saurait se dérober sans taxer de folie ou de mauvaise foi tous ceux qui avec Ptolémée, Newton, Képler, Tycho-Brahé et des centaines d'autres savants et philosophes de tous les temps et de tous les pays, ont approfondi la science astrale, dont le discrédit n'a été dû qu'aux charlatans ou aux négateurs.

*
* *

A notre avis, l'auteur de cet ouvrage mérite d'être encouragé; mais il abuse trop, pour le grand public, de l'abstraction mathématique, et il est loin d'avoir la connaissance des traditions occultes que manifeste *Selva* dans ses ouvrages sur la même question. De plus, le volume gagnerait à être imprimé en caractères plus gros et avec des marges sérieuses. Ce volume aura du moins une grande portée auprès des gens de science et des mathématiciens.

Nous sommes heureux de voir poursuivre en France ces études de l'astrologie judiciaire, que les auteurs anglais

ont porté à une grande perfection dans la pratique courante.

Robert Scheffer (*Le Palais de Proserpine*), 1 vol. in-18, 1 fr. 50.

Chaque roman de Robert Scheffer est un vrai régal aussi bien pour l'auteur d'art sans épithète que pour le lecteur délicat. Cela semble un de ces jolis meubles orientaux où chaque détail est d'un fini merveilleux et s'accorde strictement avec un ensemble évocateur d'impressions de pure esthétique. En des phrases au style impeccable s'agitent les personnages d'une petite cour étrangère, où les intrigues futiles prennent la proportion d'événements universels.

Nous recommandons tout particulièrement ces volumes à nos lecteurs.

Le Prophète du Nord (*Etudes sur les œuvres de Swedenborg*), par M. le pasteur Byze, de Lausanne, 1 vol. in-8.

Nous recommandons tout spécialement ce très beau travail à nos lecteurs et particulièrement à nos lecteurs de culte protestant. Nous comptons faire de ce volume une étude spéciale dans un de nos prochains numéros.

P.

Alix Nils. — *La Terre de la Beauté*. — 1 vol. in-18. Chez Ollendorf, 50, Chaussée d'Antin. 3 fr. 50

Nous ne saurions trop recommander à toutes nos lectrices le charmant ouvrage d'Alix Nils. Sous l'apparence d'un roman les idées sociales les plus élevées sont traitées avec une infinie délicatesse, et l'intérêt de l'action permet d'aborder en se jouant les problèmes les plus ardus.

Voici du reste la table des matières de ce volume qui nous dispensera d'en dire plus long:

Papus.

PREMIÈRE PARTIE

I. Où l'on fait la connaissance des parents de notre héros. — II. Où l'on fait la connaissance de l'oncle Louis. — III. Vingt ans après. — IV. Où commence un voyage

pittoresque. — V. Où le voyage continue... autrement qu'il n'a commencé.

DEUXIÈME PARTIE

VI. La Terre de la Beauté. — VII. L'Inconnu. — VIII. Où l'inconnu a de la peine à se reconnaître. — IX. Révélations. — X. Myo. — XI. Harmonies nouvelles. — XII. Les Enfers et le Déjeuner chez Pénélope. — XIII. Coup d'œil dans les questions sociales. — XIV. Un peu plus avant dans les questions sociales. — XV. Le conseil des ministres. — XVI. Remords. — XVII. La mère de Myo. — XVIII. Promesses échangées. — XIX. Adieux à la Terre de Beauté.

TROISIÈME PARTIE

XX. Jours de deuil. — XXI. L'attente. — XXII. La crise. — XXIII. Dame Espérance. — XXIV. Amour et Bonheur. — XXV. Où est le devoir. — XXVI. Désillusions. — XXVII. Solitude-Hill. — XXVIII. Le Testament de John Smith. — XXIX. Inquiétudes. — XXX. Une histoire de revenants. — XXXI. Nul n'est prophète dans son pays. — CONCLUSION.

Spiritualité et immortalité de l'âme humaine, par V.-L. BERNIES, docteur agrégé de philosophie, docteur en théologie. — 1 vol. in-8. — Prix : 5 francs ; *franco* 5 fr. 50. — Librairie B. BLOUD, 4, rue Madame, Paris.

L'immortalité de l'âme appartient à cet ordre de questions que M. Ollé-Laprune appelait naguère « la métaphysique humaine » et qu'il opposait à la métaphysique technique.

L'auteur de ce très sérieux travail a entendu faire œuvre de philosophe ; il prétend ne pas se contenter de preuves d'ordre sentimental et ne pas faire reposer la solution donnée au problème de notre destinée uniquement sur de poétiques aspirations et sur de fugitives émotions. Tout son livre tend à réagir contre le recours à la « croyance » pour fonder l'immortalité.

Sa méthode, pour être éminemment dans l'esprit de la tradition, ne s'en inspire pas moins des procédés de la science moderne. Les premiers chapitres sont une analyse attentive et fouillée de l'activité psychique.

L'auteur établit d'abord la réalité de la conception intellectuelle, indépendante de la matière.

Le concept provoque l'acte de volonté et l'acte libre ou le choix rationnel, fruits de notre connaissance du bien universel et du vrai infini.

L'activité psychologique, l'idée et la volition démontrent la vie de l'âme et aussi sa spiritualité. C'est en s'appuyant sur la nature bien constatée des faits observés que, par l'emploi de l'axiome des causes proportionnées, on s'élève à la connaissance du principe d'où ils procèdent.

L'étude de l'âme spirituelle conduit à reconnaître sa personnalité, unissant en elle l'action des sens et de l'esprit.

Mais à cette identité personnelle, à son activité consciente, à ses souvenirs, à ses aspirations, à son amour, seuls peuvent répondre l'universel et l'infini. Seules la plénitude et la perpétuité satisfont le désir de bonheur qui est en nous, remplissent les capacités illimitées de l'âme humaine. L'âme spirituelle est au-dessus du pouvoir destructif de la nature, qui d'ailleurs ne détruit que pour reformer, et il est inadmissible que le Créateur Souverain veuille anéantir le chef-d'œuvre de la Création, cette âme qu'il a faite ardemment éprise d'immortalité.

Telles sont les déductions serrées de ce livre, présentées dans un ordre rigoureusement logique, et dans une langue ferme, alerte, élégante, à la française.

La question est traitée très sérieusement, très scientifiquement; mais on aurait tort pour cela d'y voir une œuvre ennuyeuse destinée à des spécialistes et rédigée en langage d'initiés. Rien ne serait plus inexact. Tout le livre est écrit avec une ardeur qui communique à la phrase une allure entraînante et vivante, et les images qui viennent éclairer la pensée donnent au style un relief et un coloris qui gravent les idées et font trouver à la lecture de ce livre de philosophe un plaisir littéraire.

Zénia la Vestale ou le Problème des vibrations, par Margaret-B. Peeke. — Sous la fiction de la rencontre de deux jeunes gens, lord Montrose et Ceil Hautrave, avec MM. et Miss Zénia Glendenning, à travers une action qui se déroule à Paris, Genève, Amsterdam, Londres, Madère

et l'Égypte, l'auteur expose la théorie des vibrations universelles : « Nous sommes tout vibrations. Si je parle, dit le maître, mes paroles entrent dans votre oreille selon des vibrations et, à travers cette loi, votre âme est actionnée. Les mondes sont créés et maintenus en place par elle. Il m'a été révélé que, bien comprise, il ne saurait y avoir d'autre problème à résoudre pour connaître le haut et le bas de toutes choses... L'âge à venir, doué de toutes ses lumières spirituelles et de son humanité de sixième race, en connaîtra l'usage ; et les fils de la race future feront tout aisément ce que seuls les adeptes peuvent maintenant accomplir... Au commencement de toutes choses Dieu insuffla — Dieu parla — et de son souffle émanèrent des vagues de force vibratoire par quoi tous les mondes furent créés... C'est le problème que se transmettent les âges et que résoudra la race nouvelle pour son premier pas... Depuis 1881 la septième note a fini de chanter, et la nouvelle octave a commencé... La règle est simple et consiste en ceci : Prenez les quatre centres du microcosme et faites taire leur action séparée, puis unifiez leurs actes par le cœur. Cela est de nature à changer la vibration, et changer la vibration, c'est changer le monde. De cela dépend le choix de tous amis, la joie et le chagrin, tout ce qui peut être connu du paradis sur la terre... Toute vibration dépend de l'alternance des courants, soumise elle-même à la loi de polarité. Étudiez la vibration. Étudiez la polarité, si vous voulez pénétrer dans les compartiments cachés de la loi de l'univers. »

L'intrigue, fort simple, se borne à l'amour de lord Montrose et de Ceil Hautrave pour Zénia Glendenning, qui n'y répond pas, ayant reçu l'initiation que l'auteur lui fait subir en une sorte d'ermitage à Madère : « Une heure chaque jour, et il vous sera donné d'obtenir la maîtrise sur ces flammes capricieuses. Demain, à cette heure, venez dans cette chambre, leur dit le maître. Asseyez-vous devant le feu en silence, en une pose recueillie, demeurez tranquille avec l'esprit pendant trente-quatre minutes et, le restant de l'heure, concentrez tout votre pouvoir sur l'endroit où vous désirez que le feu s'élève, ne parlez pas. Le feu commencera toujours à main droite. Choisissez la place où vous voulez le faire mouvoir. Soyez harmonieux et unis d'aspiration et de volonté. »

Ces quelques citations suffisent à faire saisir la philosophie tout ésotérique du livre. En somme, ce que l'auteur considère comme devant être obtenu, c'est la maîtrise de l'Azoth, envisagé comme père-mère, Dieu, Isis-Osiris. Cette maîtrise s'obtient par la concentration et le réglage de la volonté et du sentiment appuyés sur les centres naturels de l'homme. L'initié acquiert ainsi l'exercice des sens supérieurs, il peut correspondre et sympathiser avec les personnes, les êtres et les choses, en modifier les conditions, en percevoir les colorations vraies, les mouvements.

Le livre se termine par la mort de Zénia Glendenning, la Vestale d'Égypte, en qui étaient visibles les pouvoirs du Dieu vivant, par le rappel de la parole du Christ : « C'est l'Esprit qui signifie, la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous dis sont esprit et vie. Mais il en est parmi vous qui ne croient pas. »

F.

LIVRES REÇUS

THÉMAN LYS, *Les Ames vivantes*, 1 vol. in-18.
GUSTAVE-FERNAND HUE, *Ruskin et la Femme*.
(*Deux volumes recommandés.*)

PETITE CORRESPONDANCE

A dater du numéro de janvier, l'*Initiation*, à la demande de ses lecteurs, ouvrira une section de « petite correspondance » où il sera répondu aux questions qui peuvent avoir un intérêt général pour tous. Les abonnés de la revue sont priés d'adresser toutes les questions à M. Paul Sédir, 4, rue de Savoie, Paris (VI^e^).

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette